

## Transmission de la mémoire de la déportation et de la Shoah dans les classes : rencontrer des "enfants de déportés" ?

Ce qui justifie cet article est le constat qu'après 70 ans, **les témoins directs du système concentrationnaire nazi sont de moins en moins nombreux** et vont disparaître<sup>1</sup>. Si leurs écrits et enregistrements audio ou vidéo sont très largement accessibles, la rencontre directe des élèves avec des « porteurs de parole » devient donc de plus en plus difficile.

Or tous les enseignants constatent qu'une **rencontre avec un intervenant** ne faisant pas partie du système scolaire génère plus d'émotions, motive de façon plus efficace les jeunes, permet une implication personnelle et donc une mémorisation plus importantes de la part des élèves, du CM2 à la Terminale.

Ceci est fortement dit par Maurice Cling dans le film réalisé par son fils Daniel<sup>2</sup> : « Quand je ne serai plus là, il restera deux choses. Il restera l'ensemble de toutes les archives et il restera le souvenir de ce que tu as vécu avec moi, et tu auras tous les documents que j'aurai laissés. Le problème de fond, ce n'est pas nous. Pour nous, c'est virtuellement déjà terminé. Le problème, c'est vous. Qu'est-ce que vous allez faire de ça ? »

**La rencontre au sein de classes avec des enfants de déportés est une idée controversée.** L'article ci-dessous tente d'en démontrer l'intérêt mais bien évidemment, chaque enseignant et chaque personne sollicitée pour venir en classe parler aux élèves doit avoir réfléchi sur les limites de cet entretien.

Nous avons déjà publié une **réflexion sur histoire et mémoire**<sup>3</sup>. La rencontre avec un.e enfant de déportés ne doit être qu'une étape dans l'appropriation par les élèves de l'histoire de la déportation et de la Shoah.

Les fragilités de la plupart de ces personnes, enfants de déportés, sont encore perceptibles plus de 70 ans après la fin de la guerre. Aussi je n'utiliserai que les prénoms et initiales du nom de famille quand je citerai les propos d'une de ces personnes, sauf si ces personnes ayant déjà témoigné dans divers *media*, la confidentialité que la commission s'est engagée à respecter ne s'impose pas.

Ces « enfants de déportés » sont presque tous nés après la guerre. L.B. souligne l'importance de la date de naissance : « Je pense qu'il y a différentes catégories d'enfants de déportés : ceux qui ont vu partir leurs parents n'ont pas la même histoire que ceux qui sont nés après la guerre. »

Toutefois il est évident que ce qu'ils sont aujourd'hui est le fruit d'une volonté de vivre, de se reconstruire, de dépasser la dramatique expérience subie par leurs géniteurs. Les traumatismes qu'ils ont pu avoir eux-mêmes vécus sont pourtant souvent importants, mais ce n'est pas le cœur de ma réflexion, même si ces souffrances apparaissent dans presque tous les entretiens.

---

1 Nous ne sommes pas les seuls, au Cercle d'étude, à être préoccupés par cette perspective. L'amicale de Mauthausen au début des années 1990 a fait appel aux "jeunes", c'est-à-dire aux enfants des déportés pour gérer les archives, préserver les sites, accompagner des voyages pour conserver la mémoire, améliorer les connaissances ...

2 *Héritages* en 1994 et *Il faudra raconter* en 2004

3 <http://www.cercleshoah.org/spip.php?article517&lang=fr>

Il est de nouveau indispensable de rappeler que chaque personne est unique et qu'il est hors de propos d'asséner des « généralités ». Même au sein d'une même fratrie, deux enfants n'ont pas ressenti les mêmes choses, n'ont pas réagi une fois adulte de la même façon face à l'histoire de la déportation. Ainsi, Eliane Corrin précise à Nadine Vasseur : « Bien qu'enfants des mêmes parents, mes sœurs ont eu une histoire très différente. Elles ont aussi été marquées, mais d'une façon toute autre. Tout dépend de la manière dont chacun de nous est fait, de la place qu'on occupe dans la fratrie, de toutes sortes de choses. »

Et il ne faut jamais oublier que si beaucoup d'enfants de déportés ont accepté de nous rencontrer (ou d'intervenir dans des documentaires ou auprès d'auteurs de livres), un nombre très important doit se murer encore aujourd'hui dans le silence voire dans leurs traumatismes. Je

reprends les mots de Nadine Vasseur dans la préface de son livre : « Vouloir faire une typologie des enfants de rescapés serait totalement dépourvu de sens » et j'ajouterais « peu respectueux de leur richesse individuelle, personnalité propre ».

**Les enfants de déportés, aujourd'hui pour beaucoup à la retraite, peuvent-ils être des intervenants utiles dans nos classes ?** (nous emploierons l'expression « enfants de déportés » bien qu'il s'agisse bien évidemment d'adultes et nous verrons d'ailleurs plus loin que cette étiquette peut être vécue comme très réductrice).

**Ces personnes ne sont pas et ne peuvent pas être des témoins de la déportation** : seuls ceux qui l'ont vécue peuvent tenter de nous faire approcher des réalités des camps. Mais peut-être peuvent-ils œuvrer pour que l'histoire des victimes de la déportation et les promesses des survivants faites aux morts dans les camps perdurent au-delà des décennies et restent une référence historique, civique, philosophique essentielle.

**L'analyse ci-dessous des différents « récits » faits par des enfants de déportés a pour principal objectif d'aider les élèves et les enseignants à préparer un entretien avec un enfant de déporté<sup>4</sup>.**

**Cet article veut aussi rendre hommage aux déportés revenus des camps et aux enfants de déportés qui ont coûté que coûte fait de chaque jour une victoire de la Vie.**

Cette analyse est construite à partir de témoignages d'enfants de déportés :

- Seize entretiens de plusieurs heures chacun, avec des « enfants » de déportés (voir la liste en fin d'article) dans le cadre des activités de la commission "rencontres" (anciennement commission mixte) du *Cercle d'étude de la déportation et de la Shoah*<sup>5</sup>
- Le livre de Nadine Vasseur : « *Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre* » édité chez Liana Levi ; avril 2006
- Le documentaire « Les enfants de la nuit » de Frank Eskenazi et François Lévy-Kuentz (2014)<sup>6</sup>

## **I. Comment les enfants de déportés ont-ils été imprégnés de l'histoire de leurs parents ?**

---

4 En fin d'article est fourni les questionnaires que nous avons communiqués à nos interlocuteurs s'ils le souhaitent avant nos rencontres.

5 <http://www.cercleshoah.org/>

6 <https://9docu.com/regarder-et-telecharger-le-documentaire-les-enfants-de-la-nuit-gratuitement/>

Pour que le témoignage en classe dépasse l'aspect purement émotionnel, il faut que la personne qui intervient devant des élèves ait des connaissances sur l'histoire de la déportation aussi exactes qu'il est possible.

Quelles connaissances factuelles les enfants de déportés ont-ils intégré, peuvent-ils transmettre ?

### Les récits faits par leur(s) parent(s) déporté(s) :

Certains enfants nous ont dit avoir dès leur petite enfance connu la particularité du passé de leur parent.

M.Ba affirme : « J'ai toujours su que mon père avait été déporté, qu'il fallait le ménager. Ma mère [qui n'a pas été arrêtée] m'en parlait tout le temps. Mes parents m'emmenaient dans les congrès, les réunions. Nous rencontrions tous les déportés d'Argenteuil. »

De même C.Ulm. raconte : « Mes parents m'ont toujours dit que j'étais une "enfant de la Paix". J'ai été conçue dès que mon père a retrouvé ma mère à son retour des camps. Je ne peux pas parler en ce qui me concerne de "confrontation" avec la déportation de mon père : c'était très naturel et a toujours fait partie de ma vie. J'ai toujours baigné dans le milieu de la déportation. Mes parents allaient aux nombreux banquets de l'Amicale. Le militantisme était permanent alors que les déportés étaient de tous bords politiques mais la solidarité les soudait. »

J-F.L.

affirme lui aussi : « J'ai toujours "su" la déportation de mes parents, la judaïté de ma mère. Je "sais" la Shoah, mais cela ne correspond pas à un sentiment de mise en cause personnelle. » Il ajoute, plus tard lors de notre entretien : « Ma mère n'a pas vraiment parlé pendant longtemps. Mon père, en revanche, a toujours beaucoup parlé, de ça, comme du reste. Mais ses récits sont variables. Ce qu'il raconte maintenant est très différent des récits qu'il faisait quand j'étais petit. »

L.B. nous dit d'abord qu'elle discutait souvent avec ses parents, que la déportation de son père et le "statut" d'enfant caché de sa mère n'étaient pas des sujets tabous chez elle. Mais elle a ensuite précisé : « J'ai beaucoup lu, regardé des photos, vu des films et des émissions de télévision. Cela fait partie de nos vies. Mais on n'en a vraiment parlé qu'à mon adolescence. » C'est d'ailleurs elle qui a encouragé son père à témoigner : « Au lycée, il y avait tous les ans [lors de la journée "portes ouvertes"] des témoins qui venaient parler du génocide des Arméniens. Dans la salle d'à-côté, il y avait d'anciens déportés résistants. Ils tenaient des discours ennuyeux ; les gens sortaient de la salle alors que les témoins arméniens étaient passionnants. J'étais très en colère en rentrant chez moi et j'ai dit à mon père : "Si un jour tu témoignes, je t'entraîne d'abord !" Et c'est à ce moment-là que je lui ai dit : "Raconte, explique-moi" puis "Va témoigner à l'extérieur " ».

En revanche L.M. nous dit : « J'ai entendu parler de l'histoire de ma mère à partir des années 1984, lors des premiers témoignages de ma mère et tout particulièrement quand elle est passée à la télé, aux « *Dossiers de l'écran* ». J'étais avec mon père sur le plateau parmi les invités. Je ne savais que vaguement que ma mère avait été déportée et j'ai appris alors beaucoup de détails. Je ne m'étais pas trop posé de questions jusqu'à ce moment-là. Ce fut donc une découverte et une prise de conscience. [Toutefois] après l'émission de télé, c'est resté pour moi en sourdine ; cela n'a rien déclenché. Il faut dire que mon travail accaparait toute mon attention et que par rapport à mon épouse il y avait d'autres priorités. Adolescent, dans les années 73-74, on en avait parlé à mi-mots avec ma grand-mère. La Guerre des Six-Jours a été aussi un moment important pour cette approche du passé. On ne parlait pas de la déportation avec les membres de la famille. Ma grand-mère maternelle était muette sur ce sujet. Je ne me souviens pas d'avoir entendu ma mère et ma grand-mère parler de « tout cela ». En 1996 mon père est

décédé. On a alors beaucoup plus parlé du passé de ma mère. »  
Sa sœur, C.M.C., nous a donné son analyse, légèrement différente : « Nous avons été confrontés fort tard, mon frère et moi, à l'histoire de la déportation, puisque ma mère a fait le choix de se marier avec quelqu'un qui n'était pas juif et qui, bien sûr, n'a pas eu la même histoire. Je crois que son histoire à elle a été gommée. Elle ne nous en a pas parlé quand nous étions enfants, ma grand-mère non plus. Mais elle en parlait avec sa mère devant nous, les enfants, nous entendions, mais nous ne comprenions pas. On ne parlait pas des histoires de nos familles paternelle et maternelle et je n'ai pas le souvenir que nous y soyons particulièrement intéressés [= que nous nous soyons posés des questions]. L'histoire de ma mère et de ma grand-mère, l'histoire de la déportation en général est arrivée tard pour moi. Ma mère et ma grand-mère parlaient par exemple du « bal d'Auschwitz » c'est-à-dire la réunion annuelle des anciens déportés. Moi, enfant, je voyais cela comme le bal des débutantes et je déconnectais cette image de "bal" du mot "Auschwitz". Plus tard j'ai accompagné ma mère à cette réunion des "anciens" et j'ai compris combien j'étais dans l'erreur quand j'étais enfant. Ce n'est que plus tard que j'ai fait le lien entre ce que j'avais vaguement perçu des conversations entre ma mère et ma grand-mère et la "grande histoire", celle de la Deuxième Guerre et de la déportation. »

De nombreux parents déportés n'ont en effet parlé que très tardivement, dans les années 1980, surtout arrivés à l'âge de la retraite et face à la montée des négationnismes. Certains sont intervenus alors régulièrement dans des classes et/ou ont écrit des livres.

C.M.C. par exemple explique :

« Ma mère a commencé à témoigner dans les années 80. Nous avons alors beaucoup plus parlé de sa déportation. Je suis venue l'écouter et j'ai alors appris beaucoup de choses que je n'avais jamais sues. »

La lecture des livres écrits par leur parent est toujours une épreuve difficile à vivre pour les enfants de déportés :

T.B. raconte : « Mon père a commencé à témoigner en 1995 [T.B. avait alors 37 ans]. J'ai alors pu lui poser des questions. J'ai alors eu une parole plus libérée avec mon père. Le livre racontant la déportation de mon père a été publié en 2008. A la fin du livre, il y a une interview de moi.»

L.B. a été concernée dès la rédaction du livre de son père : « Le livre de papa a été rédigé à l'initiative de Raymond R. Maman et moi avons contrôlé que l'écrit proposé par Raymond était bien fidèle à la parole de Papa, qu'on le retrouvait totalement en lisant le livre. La postface que j'ai écrite m'a été demandée par Raymond. Je n'arrivais pas à commencer ce texte, à trouver un plan. Une amie journaliste m'a interviewée et j'ai ensuite suivi le fil de cette discussion, mis par écrit les paroles que je lui avais confiées. J'avais promis, lors de la présentation de ce livre, que "je prendrais le relais" mais j'en suis incapable et je ne m'en sens pas le droit, tout au moins pour parler de la déportation : ce n'est pas moi qui l'ai vécue. »

Le père de S.P. a choisi d'écrire ses souvenirs et d'offrir le manuscrit à son fils pour les 40 ans de celui-ci. Il s'était enregistré sur cassettes avant de mettre par écrit son récit. S.P. trouve encore plus difficile d'écouter ces cassettes que de lire les pages du livre.

Le père de M.B. qui était très sociable et communiquait beaucoup avec ses amis, ses relations professionnelles, ne parlait pas de son passé. Il a écrit son livre pour ses enfants et la mère de M.B. Celle-ci a donc lu le manuscrit quand elle avait 20-21 ans, sans pouvoir en parler alors avec son père.

C.C. précise qu'elle n'arrive pas à lire complètement le livre de son père, et en particulier le chapitre consacré à la sœur de son père, morte au camp.

Et L.M. dit : « Je n'ai lu le livre de ma mère qu'une fois édité et n'ai pas voulu le relire. Ma sœur a assuré, elle, le rôle de relectrice avant édition. Ma mère l'a écrit seule. J'ai beaucoup appris en lisant son livre. Ce fut une lecture très dure et j'ai pleuré à certains passages.»

Si le/la déporté.e a écrit ses souvenirs très tôt, l'enfant n'a pas pu le lire de suite.

C.Ulm. nous raconte : « Alors que ma mère était enceinte de moi, mon père a écrit son témoignage sur sa déportation qui fut publié en juin 1946, dans la revue "Europe"<sup>7</sup>. "Il faut continuer la vie" était le credo de mon père. Dans son témoignage il y avait des récits très durs. Je n'ai découvert son texte que très tard, à sa mort en 1970, j'avais 24 ans. Ce fut une grande souffrance. »

### **L'apport des amis :**

Certains parents recevaient des « copains de déportation ». Dans certaines familles (peu nombreuses) les conversations pouvaient évoquer le passé commun. Ces enfants de déportés ont

---

7 Revue créée en 1923 par Romain Rolland et son entourage ; reparue en 1946, grâce à Louis Aragon

donc eu alors une vision des camps due à ces bribes de souvenirs croisés. Pour leur intervention devant des élèves cela permet un récit « plus large ».

C.Ulm. raconte : « Quand j'étais enfant, mes parents recevaient beaucoup d'amis, anciens de Mauthausen. Ils étaient très soucieux de défendre les droits des déportés. J'entendais tout, j'étais une "vraie éponge". Mes parents me trouvaient très curieuse : je m'intéressais aux gens, à leurs vies. Mais mes parents me trouvaient "bizarrement" pessimiste. Ils ne comprenaient pas pourquoi je prenais tout tellement à cœur : dans mes histoires, tout était tragique. Mon père s'en amusait, ma mère beaucoup moins. »

M.Ba a su par un autre déporté que son père avait vécu le pire qu'on puisse vivre dans le kommando de Langenstein-Zwieberge. Ce déporté lui a raconté qu'ils rentraient tellement épuisés que très souvent ils s'affalaient sur les paillasses tombant de sommeil sans même pouvoir manger.

Y.R. raconte que son père rencontrait trois autres déportés ; « je n'étais pas présente quand ils discutaient. Je les vois par exemple lors de promenades dans les bois de Clamart, tous les quatre devant, devisant, les femmes et les enfants derrière à quelques pas. Ils partageaient le poids du "secret", de l'incommunicabilité. »

S.P. a eu quelques bribes sur Bergen-Belsen par sa grand-mère paternelle et beaucoup de détails sur Auschwitz par la deuxième femme de son grand-père maternelle qui est entrée dans la famille à son retour des camps.

Pour A.L., sa mère n'a jamais parlé des activités de résistance de son père : sans doute ne savait-elle pas grand-chose et n'a pas eu envie d'en savoir plus après la guerre. En revanche le deuxième mari de sa mère était très impliqué dans la mémoire de la déportation et a emmené son beau-fils dans de nombreuses réunions. A.L. a alors pu écouter les souvenirs de beaucoup de déportés.

C.M.C. a eu le sentiment qu'alors qu'elle avait 13-14 ans, sa mère a renoué avec d'anciennes déportées. « Donc à l'adolescence, les conversations avec diverses personnes revenues des camps, lors de rencontres fortuites, amicales ou familiales, ont pris forme pour nous, et avec mon frère, on a compris ce qu'avaient vécu ma mère et ma grand-mère. On a alors posé des questions – je ne me souviens pas quand exactement. On a alors été émus, et choqués, puis on a intégré la déportation comme faisant partie de notre histoire familiale. On a été amenés à en parler avec nos propres amis, mais on en parlait comme de quelque chose faisant partie d'un parcours, pas comme une horreur. On n'était pas dans la dénonciation. On était dans l'acceptation de ce qui était l'histoire de notre mère et de notre grand-mère. Après on a eu une vision plus large, on a compris qu'on s'en était pris à un peuple. »

### **La participation aux cérémonies, aux associations/amicales**

L.B. raconte qu'elle allait à des commémorations avec ses parents, en particulier chaque année, le dernier dimanche d'avril, le matin à Charenton, l'après-midi au Mémorial, dans la crypte pour le ravivage de la flamme.

A.L. dès son adolescence accompagnait son beau-père (le deuxième mari de sa mère) dans les réunions et congrès.

M.Ba dit avoir été baignée dès l'enfance dans les commémorations, rencontres. Elle a été très impressionnée lors d'un congrès en 1961 ou 1962 quand tous les anciens déportés se sont levés et ont prêté serment, si la situation l'exigeait, de partir à la place de leurs enfants.

C.Umi. se souvient des banquets annuels des anciens de Sachso. « A ces banquets, il y avait beaucoup de monde à cette époque, des parents, des enfants jeunes. Ce sont des moments de fêtes dont je me souviens. Là, mon père discutait avec ses compagnons. Une

fois, deux de ses compagnons de déportation, plus jeunes que lui, étaient venus déjeuner dans mon studio avec leurs femmes. »

C.Ulm. raconte : « Mon père n'a pas voulu (ni pu physiquement) retourner à Mauthausen. Mais le secrétaire général de l'Amicale a rassemblé tous les enfants de déportés et a organisé un "pèlerinage" en juillet 1965, sans les parents. Nous étions 350 enfants. Mon père nous a accompagnés gare de l'Est et était très ému. Daniel Piquée-Audrain, lui-même ancien déporté, nous a accompagnés durant ce voyage. Ce voyage a été un déclencheur pour notre action, à nous les enfants. Au retour, j'ai écrit un texte pour le journal de l'Amicale : nous avons été choqués mais bien entourés. D'autres enfants orphelins étaient déjà allés dans le camp mais pour la plupart d'entre nous ce fut une découverte. »

Certains enfants ont multiplié **les recherches, lectures, visionnages de films** et peuvent donc faire un récit proche de ceux de n'importe quel historien, avec toutefois des détails très personnels donnant une épaisseur humaine irremplaçable à ces données factuelles.

Ces recherches ont d'ailleurs pu parfois friser l'indiscrétion. Yves Kahn raconte à Nadine Vasseur : « Enfant, je ne savais donc presque rien. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pu, finalement, oser. Un jour, vers l'âge de seize ou dix-sept ans, j'ai fouillé dans ses affaires [celles de son père] et je suis tombé sur ses dossiers de déportation. »

J-F.L. explique que ce qu'il sait maintenant, il l'a appris tardivement. Il ne posait jamais de questions. Maintenant en revanche, dans les réunions, il n'hésite pas à poser les questions, fussent-elles dérangeantes, impertinentes !

T.B. dit : « J'ai toujours eu un grand intérêt pour l'histoire, en classe comme à l'extérieur. J'ai regardé beaucoup de documentaires à la télé. Mais ce n'est que lorsque j'ai été jeune adulte que j'ai réussi à structurer cette histoire. »

M.Ba dit être toujours à la recherche d'informations : elle participe aux séminaires de l'AFMD, lit les livres des témoins, surtout ceux porteurs d'espoir et exempts de haine mais elle n'a pas vu les films "classiques" sur la déportation.

O.I.Z raconte : « Ce qu'on vécu les déportés, je l'ai appris par mes lectures. Le livre qui m'a le plus marquée est « *La grande rafle du Vel d'hiv* »<sup>8</sup>. J'ai lu tous les « classiques » (Primo

---

<sup>8</sup> *La grande rafle du Vel d'Hiv', 16 juillet 1942* de Claude Lévy et Paul Tillard préface de Joseph Kessel Paru en mars 2010 Etude (Poche)

Levi, Charlotte Delbo ...) et j'ai deux murs de rayonnages remplis de livres concernant cette époque.

Les films le plus souvent cités sont « *Le chagrin et la pitié*<sup>9</sup> », « *Nuit et brouillard*<sup>10</sup> », « *Holocauste*<sup>11</sup> », « *La liste de Schindler*<sup>12</sup> », « *Shoah*<sup>13</sup> » mais aussi « *Un sac de billes*<sup>14</sup> », « *L'affaire Rachel Singer*<sup>15</sup> », « *Elle s'appelait Sarah*<sup>16</sup> », « *Un secret*<sup>17</sup> », « *La vie est belle*<sup>18</sup> », « *Le Pianiste*<sup>19</sup> », « *Le fils de Saul*<sup>20</sup> », « *Black Book*<sup>21</sup> », « *Le labyrinthe du silence*<sup>22</sup> », « *Et puis les touristes*<sup>23</sup> », « *De Nuremberg à Nuremberg*<sup>24</sup> ».

Pour ceux jeunes de suite après guerre, il est aussi évoqué « *Le père tranquille*<sup>25</sup> », « *La Bataille du rail*<sup>26</sup> », « *Quand passent les cigognes*<sup>27</sup> ».

M.L.U. dit avoir été traumatisée vers 9-10 ans par les images du film de fiction « *Kapo*<sup>28</sup> ».

L.M. considère que le film « *La Rafle*<sup>29</sup> » est bien malgré ses nombreuses invraisemblances. Il aimerait faire un film à partir du livre de sa mère.

Les livres très connus dont on nous a le plus souvent parlé sont les suivants : « *Sachso*<sup>30</sup> », « *Le journal d'Anne Frank*<sup>31</sup> », les livres de Charlotte Delbo, ceux de Christian Bernadac.

Mais on nous a aussi conseillé : « *Retour à l'intime*<sup>32</sup> », « *Voyages dans le Reich*<sup>33</sup> », « *L'espérance d'un baiser*<sup>34</sup> », « *Seul dans Berlin*<sup>35</sup> », « *La capture d'Eichmann*<sup>36</sup> », « *Les Disparus*<sup>37</sup> »

---

9 Film de Marcel Ophüls (1969)

10 Film d' Alain Resnais (1955)

11 Film réalisé par Martin J. Chomsky (1978)

12 Film réalisé par Steven Spielberg (1993)

13 Film de Claude Lanzmann, 1985

14 Film réalisé par Christian Duguay (2017) d'après le livre de Joseph Joffo paru en 1973

15 Film réalisé par John Madden (2010)

16 Film réalisé par Gilles Paquet-Brenner (2010)

17 Film réalisé par Claude Miller (2007)

18 Film réalisé par Roberto Benigni (1997)

19 Film réalisé par Roman Polanski (2001)

20 Film réalisé par László Nemes (2015)

21 Film réalisé par Paul Verhoeven (2006)

22 Film réalisé par Giulio Ricciarelli (2014)

23 Film Réalisé par Robert Thalheim (2007)

24 film documentaire de Frédéric Rossif (1989)

25 Film réalisé par René Clément (1946)

26 Film réalisé par René Clément (1946)

27 Film réalisé par Mikhaïl Kalatozov (1957)

28 Film réalisé par Gillo Pontecorvo (1960)

29 Film réalisé par Rose Bosch (2010)

30 Livre collectif *Sachso* (Poche 2005 réédité en 2017) collectif de l'[AMICALE D'ORANIENBURG-SACHSENHAUSEN](#) préface de [Jean MALAURIE](#) première édition en 1982 aux éditions de minuit

31 Première parution en 1947

32 *Le Retour à l'intime au sortir de la guerre* Bruno Cabanes et Guillaume Piketty dir., 2009, Tallandier

33 Livre d'Olivier Lubrich paru en février 2008 chez Actes Sud

34 Livre de Raphaël Esrail paru le 21 septembre 2017 chez Robert Laffont

35 Livre d'Hans Fallada *eder stirbt für sich allein*, (1947) diverses traductions françaises (Denoël 2002 ; Denoël 2014 ...)

36 Livre de Peter Z. Malkin et Uri Dan ; Livre de Poche ((1990)

37 *The lost*, Daniel Mendelsohn, publié en français en 2007

Certains enfants ont depuis quelques années fait des recherches dans les archives (archives publiques et/ou familiales dépouillées après le décès des parents, archives de la police – Ppo , dossiers regroupés à Caen - DAVCC) et peuvent montrer aux élèves des documents de l'époque : fiches de police, comptes-rendus d'interrogatoires, photos anthropométriques prises à l'entrée du camp par exemple. Ces documents à la fois très personnels et historiques ne peuvent qu'apporter une approche très concrète enrichissant les propos plus généraux du témoin puis du professeur.

Beaucoup d'enfants de déportés ont fait au moins un voyage jusqu'au camp de leur parent. Cette expérience leur permet de parler de ce qui aujourd'hui peut être « visité » et compris. Ce peut être une intéressante préparation au voyage d'une classe.

Certains enfants ont assisté à une ou plusieurs reprises au témoignage de leur parent devant des élèves. Ils peuvent donc répéter ce qu'ils ont entendu plusieurs fois en prenant toutefois la précaution de préciser qu'il s'agit de souvenirs de ce qui a été dit devant eux.

Il est à noter (voire s'indigner) que quasiment toutes les personnes que nous avons rencontrées ont affirmé n'avoir eu aucun cours spécifique sur la déportation et/ou la Shoah, ni en primaire, ni en troisième, ni au lycée, et ce, quelle que soit leur date de naissance et donc quels que soient les programmes officiels en vigueur quand ils étaient scolarisés. Le concours de la résistance et de la déportation n'a pas été évoqué dans leurs classes (ce qui semble révéler un manque d'implication de leurs professeurs, implication qui est, hier comme aujourd'hui, essentielle pour que les élèves se sentent concernés).

Toutefois O.I.Z dit que le mari de sa professeure d'histoire donnait des conférences sur la résistance et la déportation au collège, pendant la pause de midi.  
C.M.C. raconte : « En CM2, on a parlé de la guerre à l'école (qui s'appelait Ecole Général Leclerc) et nous avons fait le voyage sur les plages du débarquement. C'est à ce moment-là que j'ai fait le lien avec l'histoire de mes parents. Mais je n'envisageais pas encore ce qu'étaient la déportation et surtout le génocide. » Elle répète un peu plus loin dans l'entretien : « A 10 ans, en CM2, grâce aux cours à l'école, j'ai posé plus de questions et j'ai fait le lien entre notre histoire privée et l'histoire publique. » Elle en a aussi parlé en 6<sup>ème</sup>, parce que la mère d'une de ses camarades avait été résistante, déportée à Ravensbrück.  
« Nous avions une communauté d'intérêt et nous en avons parlé à notre professeure d'histoire qui a semblé très émue, nous a interrogées de façon personnelle, individuelle, probablement parce qu'elle nous trouvait très jeunes. J'ai entendu parler de la résistance, jamais de la déportation des juifs. Et cela ne m'a pas interpellée à l'époque ! »

## **II. La spécificité du vécu des enfants de déportés (par rapport à d'autres personnes ayant étudié cette période) est les ressentis émotionnels qui ont précédé la compréhension intellectuelle**

C'est un des points importants pour justifier le choix de faire venir un.e enfant de déporté devant des élèves : ce qui sera dit ne sera pas seulement factuel. Or les élèves sont très sensibles à ce qui est dit avec émotion, ce qui est « incarné » et donc ne reste pas dans l'abstrait.

D'autre part, pour beaucoup d'élèves aux parcours familiaux complexes, ces récits de vie ont des résonances fortes. Et les récits de construction individuelle peuvent servir de "références" pour des adolescents.

La **vie quotidienne familiale** subissait très souvent les contrecoups de la déportation qu'avaient vécue les parents :

Les déportés (mais aussi tous les adultes ayant vécu pendant la guerre) avaient des attitudes particulières liées au manque : il ne fallait surtout pas gâcher la nourriture, on devait se contenter de ce qu'on avait, réparer les objets usés.

T.B. explique : « Etant enfant, je chipotais sur la nourriture et avais donc régulièrement droit à des réprimandes du genre "Tu aurais été à ma place ...". Ma mère qui n'avait vécu "que" les restrictions en France en rajoutait, elle aussi ! »

Yves Kahn avoue à Nadine Vasseur un trait de la personnalité de son père qu'il ne supporte pas : « Chez cet homme très raffiné, toujours très élégant, véritablement humaniste, la nourriture peut révéler une bestialité ... Il a une manière de manger sa cuisse de poulet, de craindre qu'on lui pique des trucs dans son assiette qui m'a toujours effaré. Sa voracité, sa façon d'être très jaloux de sa nourriture, ce sont les seules traces qu'il a gardées de ce retour à l'animalité qu'ont été les camps. »

M.Ba raconte : « le retour de mon père fut compliqué surtout pour les deux derniers enfants [nés avant l'arrestation, M.Ba étant née après guerre]. Ce n'était pas un "père" qui rentrait et cet homme leur prenait leur mère. Il fallait en effet que ma mère soit sans cesse vigilante, assure la réalimentation selon un protocole très strict, plusieurs fois par jour. Mon père léchait les miettes par terre à son retour, ne supportait pas de voir ses enfants "mégoter", voulait absolument par exemple qu'on consomme les "bois" de poireaux. »

Problèmes de santé :

Le père d'Y.R. a lutté contre une tuberculose : « pendant deux ans et demi, on alternait entre "va-t-il mourir ou va-t-il vivre ?". Il était donc "présent-absent" selon les soins à subir.

T.B. précise : « Mon père était très maigre à son retour et développait diverses pathologies à la sortie des camps : problème aux poumons (diagnostiqué à l'époque comme une "lésion pulmonaire" ; il a fait du sanatorium – cela, il nous le racontait) et problèmes à l'estomac – il a fait des ulcères à plusieurs reprises. Il avait les pieds déformés suite à sa course pieds nus dans la neige quand il s'est évadé de la marche de la mort mais il n'a pas subi d'amputation. Ma mère aussi [non déportée] était de santé fragile. Je me sentais donc protecteur de mes parents. »

C.Umi. nous dit : « Mon père avait repris son activité de cordonnier mais il était tout le temps malade et je devais l'aider financièrement. Il était revenu des camps avec un ulcère à l'estomac (pendant des mois il ne s'est alimenté qu'avec du lait) ; cet ulcère s'est transformé en cancer. Mon père est mort de ce cancer en 1968. »

Le père de C.Ulm. a subi beaucoup de séquelles physiques suite à sa déportation : il souffrait d'une sciatique permanente et a dû s'aider d'une canne jusqu'à la fin de ses jours. Il souffrait aussi de migraines. Mais il refusait tout traitement. « Je savais que ses problèmes médicaux étaient la suite de sa déportation. Il ne supportait ni fruits ni légumes

(cela me frappait car notre mère nous faisait la leçon pour en manger). Il se nourrissait de fromages (pour le calcium) et de gâteaux alsaciens et viennois (en souvenir de sa mère) : le sucre apaisait ses douleurs. Il dormait peu, écrivait la nuit. »

C.M.C. explique qu'à l'adolescence, quand elle a compris l'histoire de sa mère, elle a fait le lien avec sa vulnérabilité, ses nombreux problèmes de santé (dont l'estomac). « Elle était solide, mais on s'était habitués à la voir allongée, bien que jeune, et on a compris que cela avait un lien avec son histoire. »

#### Attitudes, états d'esprit :

A.L. raconte que son parrain qui avait survécu deux ans et demi dans les camps faisaient des cauchemars terribles, se réveillant totalement emmêlé dans ses draps et terrifié. En revanche, précise-t-il « mon caractère tranquille ne m'a pas conduit à des angoisses ».

L.B. raconte : « Le sommeil de Papa était irrémédiablement perturbé : il n'arrivait pas à se coucher, ne dormait pas la nuit, s'effondrait sur le matin, faisait des siestes. Ce qui lui restait, lui revenait, demeurait inoubliable, était l'odeur de la chair brûlée. »

C.M.C. évoque aussi les nuits difficiles : « Un élément qui me faisait comprendre que le passé de ma mère était lourd, c'était qu'elle faisait beaucoup de cauchemars. Elle ne nous les racontait pas mais on l'entendait. Mais on ne savait pas à quoi ces cauchemars se rapportaient. »

C.C. nous dit : « Mon père a arrêté de "grandir", de mûrir à 16 ans. Il répète souvent que le plus dur n'a pas été la déportation mais que ce fut le retour. Il n'a pas connu de problèmes matériels mais a fait des cauchemars toutes les nuits. Quand j'étais petite, il dormait par terre. »

M.L.U. raconte : « Je n'ai pas eu de cours d'histoire sur la Shoah, ma mère ne parlait pas : comment m'expliquer les hurlements de ma mère la nuit, sa peur des chiens qu'elle m'a transmise, son obsession de la faim, du feu, des trains (mots qui revenaient sans cesse) ? ».

M.L.U. nous précise qu'elle fait souvent le même cauchemar que sa mère : un trou noir, des barbelés, des chiens, des hurlements, la nudité, la fumée, un train à vapeur ...

Y.R. raconte que son père avait beaucoup changé à son retour de déportation. Il était devenu violent. Or des poèmes écrits par lui avant-guerre montrent une grande sensibilité.

Y.R. ne peut donc pas croire que son père ait été violent avant sa déportation. Cette violence prenait diverses formes : des gestes physiques (contre son épouse, quasiment jamais contre ses enfants), des cris et peut-être pire, le silence.

M.Ba affirme [elle est née après la guerre alors que ses frères et sœurs sont nés avant l'arrestation du père] : moi j'ai connu un père "normal", certes colérique mais je pense que c'était déjà un peu dans sa nature. [Elle a su que le père de son père bien avant la guerre pouvait s'arracher les cheveux de colère]. Mais je me rendais compte que pendant ses nuits il était dans le camp. Il était tourmenté. »

C.Umi. raconte : « J'ai retrouvé mon père tel qu'il était moralement avant, peut-être plus renfermé. Il était silencieux, introverti. Il m'a semblé aussi plus petit que dans ma mémoire. Il a eu quelques temps des pertes de mémoire ponctuelles, puis tout s'est rétabli. »

O.I.Z nous explique : « les copains de mon père étaient tous juifs. Ils discutaient en yiddish. Peut-être était-ce pour lui le seul espace de "défoulement" par rapport à ses souvenirs de la guerre, de la déportation. Jamais il ne s'est "lâché" devant ses enfants. »

#### Angoisse et culpabilité à fleur de peau :

Les survivants, quand ils peuvent le reconnaître devant des tiers, évoquent une forme de culpabilité, celle d'être revenus alors que tant d'autres sont morts dans les camps (pourquoi moi ?), la culpabilité

de n'avoir pas assez dit leur affection quand il en était encore temps à ceux qui ne sont pas revenus. C'est tout particulièrement violent pour les déportés juifs puisque le projet génocidaire des nazis était de faire disparaître tous les juifs. Mais en revanche la survie de quelques déportés, leur capacité d'avoir des enfants sont autant de victoires sur les nazis.

M.B. dit qu'un enfant de déporté s'excuse toujours de vivre, qu'il prend la culpabilité du déporté survivant.

Plusieurs enfants nous ont dit que chaque fois qu'ils ne faisaient pas ce qu'il fallait aux yeux de leurs parents, ou qu'ils tentaient de protester face à des réactions vives de leurs parents, on leur répétait "ton père/ta mère a beaucoup souffert ; fais attention à ton père/ta mère ; il ne faut pas le/la contrarier ...".

M.Ba pense que sa mère surprotégeait son père ; quand elle était adolescente, elle trouvait excessif ce rappel permanent de ne pas le contrarier et précise : « Si j'avais su à l'époque ce que je sais aujourd'hui, je n'aurais pas eu toujours la même attitude. » Elle raconte qu'en particulier un jour face à une colère de son père elle a lancé : « mais tu es ridicule, tu te mets au rang de l'animal » ce dont elle s'en veut encore aujourd'hui !

### **Ce qui était dit, mais (surtout ?) ce qui était éludé conduisait à ce que la déportation soit de fait omniprésente**

La plupart des déportés n'ont pas ou peu parlé de leur déportation à leurs enfants. Ceux-ci n'ont le plus souvent pas osé, pas pu les questionner.

Ce silence a bien sûr de multiples causes. L'envie de protéger ses enfants joue un rôle important. Ainsi, par exemple, Marc Perelman explique à Nadine Vasseur :

« Une chose est sûre, [mon père] ne voulait pas qu'on sache. Il ne voulait pas que le climat familial soit en quelque sorte "contaminé" par cette horreur. En un sens, il a réussi car nous avons vécu de façon relativement insouciant. »

Beaucoup d'enfants nés après guerre disent ne pas se souvenir quand et comment ils ont appris que leur parent avait été déporté.

M.L.U. raconte que ce n'est qu'à ses 17 ans, alors qu'elle avait été affectée pour un "job d'été" à la Sécu, Cité de la Muette à Drancy, que sa mère lui a parlé du camp d'internement de Drancy.

C.C. explique que sa retraite lui a permis d'entamer une réflexion sur ce que fut « être enfant de déporté ». Elle se souvient avoir posé quelques questions quand elle était jeune puis avoir refoulé tout ça. Et ce n'est qu'au moment de sa retraite qu'elle a à nouveau questionné son père.

S.L.B. dit qu'elle a eu l'intuition que son père avait vécu quelque chose hors du commun assez tardivement, vers la fin de l'adolescence. « Les questions sont venues bien plus tard, lorsque mon père a commencé à témoigner ».

C.M.C. explique : « Quand nous posons des questions à ma mère sur son enfance, ses jeux, elle a dû beaucoup édulcorer pour le bien-être et la survie de sa famille. Elle s'est tu. Si elle racontait des anecdotes, c'était de telle façon qu'on n'en percevait pas la gravité. On

recevait des éléments partiels, parcellaires ; mon frère et moi n'arrivions pas à reconstruire cette période de sa vie. On a été d'abord inconscients, puis on a pris conscience, mais dans une confusion entre ce qu'avaient subi ma mère et ma grand-mère et ce qu'avaient subi tous les Français. Le sort de ma grand-mère et de ma mère (privations, peurs) était noyé dans l'histoire générale de cette période et les récits des privations et peurs de ceux restés en France. Ma mère a sans doute voulu oublier, mettre une partie de sa vie entre parenthèses. Elle se faisait appeler Sonia – pas Sarah – et ses petits-enfants l'appellent Sonia. »  
Ce double prénom a aussi été évoqué par son frère, L.M. : « Elle se faisait appeler Sonia, mais ma grand-mère l'a toujours appelée Sarah. Ces deux prénoms pour ma mère ont été pour moi perturbants. »

Or, le silence est anxiogène ; il conduit à développer des fantasmes, pas forcément pires que la réalité, mais qui envahissent l'esprit.

T.B. précise : « Comme on ne m'a pas parlé de ce qu'ont subi mon père, mon oncle, ma grand-mère, j'ai "fantasmé" sur la déportation. Plus grand, j'ai eu une grande curiosité intellectuelle concernant cette histoire. »  
« On ne se construit absolument pas sur le silence ; on essaie de naviguer dessus mais ce côté très anxiogène rend difficile la construction de soi » (M.B.)  
« J'ai à la fois toujours su et jamais su que mon père avait eu une histoire "hors du commun" ( je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse parler d'"histoire hors du commun" : c'est une histoire liée à l'Histoire de France et de l'Europe). Nous n'en parlions jamais. Je n'ai jamais posé de questions. Je ne savais rien de leur histoire et ne voulais rien savoir. Je restais dans l'ignorance de la guerre et de la déportation. Mon père ne racontait rien, mais j'ai quand même entendu beaucoup de choses que je n'aurais pas dû entendre quand j'étais petite et cela m'a laissée "bousillée". » (Y.R.)

#### La connaissance parcellaire des enfants nés avant l'arrestation du parent :

La situation de C.Umi. est très différente puisqu'elle avait 11 ans quand ses parents ont été arrêtés et qu'elle a le souvenir précis de la découverte de ces arrestations et du retour de son père qu'elle est allée chercher, seule (c'était le 8 juin 1945, elle "fêtait" ses 14 ans) à l'hôtel Lutetia. Toutefois, quand son père est rentré, il n'a rien raconté et elle n'a pas su, osé lui poser des questions.

De même O.I.Z raconte : « J'étais présente quand ma mère a été arrêtée par deux personnes sans doute en uniforme (je ne me souviens que d'un long manteau), parlant français couramment. Ma mère a dit quelque chose à ma sœur plus âgée que nous, mais qui n'avait que 11 ans. Comme j'en avais reçu la consigne [mes parents avaient prévu ce que nous devons faire en cas d'arrestation], j'ai suivi ma sœur et nous nous sommes cachées dans la trappe de l'atelier [derrière notre appartement, non visible se trouvait l'atelier et dans cet atelier, derrière le divan-lit, une trappe avait été aménagée]. Mon frère a voulu absolument et malgré l'insistance de ma mère et de ma sœur rester avec notre mère ; il a été lui aussi arrêté : il avait 8 ans. Une cousine nous a emmenées à Pecqueuse (Essonne). Quand ma mère a été arrêtée, les scellés ont été posés sur notre porte. Notre père est parti chez des amis, a été dénoncé, arrêté parce qu'il ne portait pas l'étoile. Mon père est venu nous voir à Pecqueuse, à son retour de déportation. Il est venu à l'école, la maîtresse m'a dit "C'est ton père". Je ne l'avais pas reconnu. Je ne l'avais pas vu depuis 1941 [date de sa première arrestation –il s'était évadé de Beaune-la-Rolande et avait vécu caché près de son appartement], il était très maigre. Il n'a que très rarement parlé avec

nous de ce qu'il avait vécu, jamais de ce que nous avons vécu, mais il avait gardé des relations suivies avec notre "nourrice". Notre père a repris son travail très vite. Mon père veuf, nous assurons ma sœur et moi les tâches ménagères. C'était un milieu de silence, j'ai été formatée pour me taire, dès l'évasion de mon père de Beaune-la-Rolande. J'ai travaillé avec Michèle, fille d'un déporté juif résistant. Pendant 30 ans nous n'avons jamais parlé de notre enfance [mais depuis que nous sommes retraitées c'est quasiment notre unique sujet de conversation]. »

Parfois la première approche de la déportation se fit par la découverte de photos dans un livre.

S.L.B nous raconte : « Il y avait un livre à la maison, un grand livre en noir et blanc avec des photos des camps et des déportés, un livre qui m'a toujours à la fois effrayée et attirée. La première page de couverture montrait un déporté squelettique avec un regard incroyable qui questionne et qui culpabilise à la fois. Cette photo est toujours présente dans ma tête. »

Son frère, T.B. parle lui aussi de ce livre : « Mon père, qui adhérait à la FNDIRP, a rapporté un gros livre sur la déportation (j'avais 9 ans). J'ai ouvert ce livre, alors que j'étais seul. J'ai vu qu'il était dédié à ma grand-mère et au frère de mon père, notés comme « disparus ». J'ai alors eu l'impression, la certitude que mon père, mon oncle, ma grand-mère étaient les symboles de la déportation. Les photos étaient atroces. J'ai cauchemardé pendant longtemps et cela m'arrive encore parfois. Je n'ai pas osé poser de questions. J'avais peur de faire du mal à mon père. J'avais des réticences à réveiller des souvenirs. Et ce mot « disparus » m'a longtemps laissé espérer que ma grand-mère et mon oncle allaient revenir. L'histoire de la déportation n'est pas obsessionnelle chez moi, mais c'est une présence permanente. Il n'y a pas une seule journée dans ma vie depuis mes 9 ans où je n'ai pas pensé à la déportation, où je n'ai pas eu une émotion liée à la déportation. Je suis tombé brutalement dedans à 9 ans, tout seul ; je n'en ai pas parlé à ma mère, et je me sens depuis lors missionné. Je me devais de prendre cette douleur pour atténuer celle de mon père. Avant mes 9 ans, il y a sûrement eu des paroles dites, mais je les ai entendues sans que je puisse les interpréter. Longtemps, quand j'entendais un coup de sonnette, je pensais que c'étaient des SS et me disais : "cette fois ce n'est pas à mon père de partir, c'est moi, à sa place" »

M.Ba n'a ouvert un livre sur la déportation qu'à plus de 30 ans : c'était celui sur Sachso.

La loi du silence était souvent généralisée à tous les sujets dans ces familles.

M.B. raconte qu'elle n'a jamais expliqué à ses parents pourquoi elle avait abandonné son attitude d'élève sage et studieuse suite à un sentiment d'injustice car opérée de l'appendicite elle n'avait pas pu faire les compositions et avait été écartée des tableaux d'honneur auxquels elle était abonnée jusqu'à lors.

C.Umi. n'a jamais parlé de la déportation de ses parents, de la mort de sa mère dans le camp nazi à personne, ni à l'école, ni à son travail, ni au compagnon avec lequel elle a vécu une dizaine d'années. La seule exception est à la fin de l'année scolaire 1943 (ses parents avaient été arrêtés en décembre 1942 et C.Umi. avait intégré une nouvelle école à la rentrée de janvier 1943) : quand la maîtresse tentait de comprendre pourquoi elle était restée silencieuse et n'avait fait aucun effort scolaire, C.Umi. lui a alors dit "mes parents ont été déportés". Personne n'avait pensé prévenir la maîtresse lors de l'inscription de C.Umi. dans sa nouvelle école.

La sœur d'O.I.Z, aujourd'hui décédée, faisait un blocage : elle ne parlait que rarement du passé et n'a adhéré à aucune association. Elle a très vite après guerre travaillé avec leur père. Elle vivait dans un monde clos.

Ce silence conduit à des situations incompréhensibles et douloureuses pour les enfants.

S.P. raconte que vers ses 9 ans, alors qu'ils étaient en vacances en Italie, il y avait une petite fille d'une famille allemande avec qui elle aurait pu jouer. Mais son père lui a interdit de s'en approcher, sans lui donner la moindre explication.

Y.R. évoque un autre moment révélateur. « Un jour, adulte, j'ai offert en toute bonne foi un pyjama à mon père : ce pyjama était rayé. Je ne savais pas, je ne l'ai bien sûr pas fait exprès. Mon père comme ma mère ont été sidérés : "tu n'aurais pas dû faire cela "était leur évident reproche muet et je ne comprenais pas pourquoi cette réaction. Je me trouvais dans une étrange situation : moi, avec mon cadeau choisi banalement et eux qui lui donnaient un sens lourd et non exprimé. Aujourd'hui je reste étonnée qu'ils n'aient pas été interpellés par le fait que j'ai pu faire ce choix en toute innocence et qu'ils ne soient pas alors décidés à parler, à me raconter. »

Rares sont les familles ayant vécu des séances de « mise à plat ».

C'est ce que précise O.I.Z : « Chez nous après guerre, l'époque de la guerre, la déportation n'étaient pas un sujet de conversations. Au hasard d'un événement, j'avais quelques informations. Mais on ne s'est jamais attablé pour en parler. »

Toutefois, Chantal Avram raconte à Nadine Vasseur une habitude familiale : « Quand je devais avoir sept ans, nous avons instauré ensemble une espèce de rituel qui avait lieu tous les dimanches matins. Je venais près [de mon père] et il me racontait sa déportation. J'avais surnommé ces moments "les matins Auschwitz". »

Les enfants de déportés à Auschwitz-Birkenau ont presque tous toujours vu le tatouage mais beaucoup n'ont pas posé de questions sur ce numéro.

C.C. toutefois raconte : « Mon père n'avait jamais les bras nus et donc je n'ai jamais vu son tatouage quand j'étais jeune. Ce n'est que l'an dernier que j'ai réussi à lui faire porter une chemisette à manches courtes. Il semblerait que ce soit à la suite d'un incident dans les années 1945-1950 qu'il a pris cette décision d'avoir toujours des manches longues ; une copine aurait évoqué en voyant ce nombre sur son bras un numéro de téléphone à mémoriser. »

M.B. précise quant à elle, qu'elle n'a d'ailleurs jamais pu retenir ce nombre, occultation involontaire due sans doute à ce que, pour elle, son père ne pouvait pas ÊTRE un numéro.

L.M. nous dit que sa mère n'a jamais voulu dire de quoi il s'agissait quand on lui posait des questions sur son tatouage. C.M.C., sa sœur, nous a formulé un peu différemment ce rapport au tatouage : « Les tatouages aux bras de ma mère et de ma grand-mère ne nous ont pas interpellés. A ceux qui posaient la question à ma mère, elle disait que c'était un numéro de téléphone. »

Olivier Jacquet explique à Nadine Vasseur : « Ce tatouage sur le bras, je l'ai toujours connu, et il donne, immanquablement, l'envie de poser des questions : "C'est quoi, ça ? Ce truc qui ne s'en va pas ?" Je sais que ma mère nous l'a expliqué [...] mais vous dire que j'ai le souvenir d'un moment précis, d'un jour unique, où elle m'aurait fait cette réponse ... non. [...] Ce que je me rappelle davantage, c'est ce bras tatoué, avec son encre bleue, et tout le mystère qui l'entoure. »

Héritages :

Y.R. dit qu'elle n'a jamais guéri de la double perte de son père : son père a été absent durant deux ans et a été un autre à son retour. C'est une image paternelle qui fut totalement brouillée à la suite de son arrestation (elle avait 3 ans) et de son retour (elle avait 5 ans).

M.B. explique que toute petite elle avait toujours peur que son père meure alors qu'il était en bonne forme physique, très actif. « Je ne voulais pas qu'il vieillisse ; tous les jours j'ai eu peur qu'on m'annonce sa mort. »

C.Umi. nous confie : « J'ai été adulte à 11 ans [quand ses parents ont été arrêtés]. Après l'arrestation de mes parents, je me sentais orpheline et je sanglotais dans mon lit. Une fois adulte, le traumatisme a pris d'autres formes. J'ai été dépressive pendant des années mais je n'ai jamais cherché d'aide extérieure (aucune analyse, psychothérapie ...). Tout dans ma vie a été décalé. Je suis devenue après guerre la mère de mon père et je ne me suis pas mariée à ce moment-là. Il est évident que si mes parents n'avaient pas vécu tout cela, ma vie aurait été très différente : j'aurais pu faire des études (j'aimais étudier), je me serais mariée mais à l'âge du mariage, j'étais une fille qui attendait sa mère. J'ai eu trop de responsabilités trop tôt. Cela m'a tout chamboulé ...»

M.L.U. avoue avoir aussi subi un lourd héritage, ayant le sentiment permanent de ne pas pouvoir être comprise, étant toujours méfiante vis-à-vis des gens, développant une très grande émotivité. Toutefois, elle n'a jamais fait appel à un psy.

L.B. nous dit : « Entre autres, j'ai hérité de Papa une sensibilité à fleur de peau. Je suis une écorchée vive. Je ne supporte pas l'injustice, je ne supporte pas les "chafaillons". Lorsque j'ai eu mes enfants, j'ai connu une période de recul quant aux commémorations, cérémonies, voyages ... Je ne pouvais plus parler de "ça". J'amalgamais les souffrances d'alors avec mes propres enfants, je superposais les visages. Je n'ai plus accompagné Papa et cela l'a fait souffrir. Nous en avons discuté, ce furent des discussions approfondies. J'ai donc accepté d'aller en 2005 sur une journée à Auschwitz avec Papa et des anciens d'Auschwitz, malgré ma peur d'y vivre une profonde souffrance. » Ce voyage imposait de rudes conditions matérielles. Alors qu'une ancienne déportée racontait ce qu'elle avait subi à Birkenau, « Papa m'a glissé : "nous, c'était exactement pareil ..." Alors tout s'est effondré, ce fut très douloureux. Comment ont-ils pu tenir ? Moi, je n'aurais pas tenu une semaine ... »

M.B. raconte : « Le silence de mon père a eu un impact sur ma vie d'adolescente. J'ai la pathologie des enfants de rescapés : peur de tout, claustrophobe ; j'ai trente ans de thérapie derrière moi ! » Elle a « fait une crise d'ado », a provoqué très fort son père mais c'était sain, précise-t-elle. Beaucoup d'autres enfants n'osaient rien car ils pensaient leur parent trop fragile.

Y.R. affirme qu'enfant elle n'avait pas eu le sentiment d'être différente, mais qu'adulte, elle se sent rayée de l'intérieur, comme son père avait été rayé de l'intérieur et rayé de l'humanité. « L'héritage de la déportation de mon père, ce sont beaucoup de larmes, précise-t-elle. Depuis mes 30 ans je cherche une aide mais ce n'est que depuis quelques années que j'ai un thérapeute efficace car il sait l'histoire de l'Europe ».

C.M.C. confie : « J'ai le sentiment d'avoir été traumatisée par l'histoire de ma mère, surtout maintenant qu'on en parle tout le temps. C'est maintenant que mon frère et moi nous nous rendons compte que nous avons été traumatisés, qu'on a vécu dans cette histoire alors que nous n'en étions pas vraiment conscients : j'ai peur tout le temps, je suis très sensible à tout ce qui est de l'antisémitisme, ça me rend vraiment malade. C'est vrai aussi pour tous les racismes. »

### Les spécificités des enfants de déportés juifs

Pour les familles juives, l'absence de plusieurs personnes (grands-parents, oncles et tantes ...), ces "trous" dans la généalogie, pesaient lourd. Et pour ceux restés dans un quartier particulièrement touché par les rafles, ces « vides » concernaient aussi les voisins, les amis.

Olivier Jacquet, témoin dans le livre de Nadine Vasseur, explique : « Je n'ai jamais réussi à dire "mon grand-père", "ma grand-mère". Morts dans les camps vingt ans avant ma naissance, ils sont restés pour moi une sorte d'abstraction. »

M.B. a su très tôt qu'elle portait le prénom de sa grand-mère et d'une tante disparues dans les camps. C'est très difficile de porter le prénom de personnes décédées. Mais elle dit « avoir voulu faire vivre ces femmes, leur ressembler. »

M.L.U. affirme : « Je suis née et je mourrai "avec " cette histoire, celle de ma mère, celle de la déportation, celle de la Shoah. Cela fait partie de moi ; ce sont mes bagages, qu'il faut parfois savoir poser, mais qui sont toujours rappelés par les événements généraux (en France et dans le monde) ou des événements personnels. »

Beaucoup de personnes de la « deuxième génération » affirment que leur judéité vient de la déportation de leurs parents. Sans doute reprendraient-ils à leur compte ce qu'affirme Dominique Vidal face à Nadine Vasseur : « Je suis juif parce que mon père est allé à Auschwitz, parce que mon oncle a été à Buchenwald avec son père et que ce dernier est mort à Dachau, parce que mes tantes sont allées à Ravensbrück, parce que ma mère, ses frères et sœur ont été cachés au Chambon-sur-Lignon. Là, oui, je suis juif. »

La sensibilité à l'antisémitisme est forcément particulièrement forte. Plusieurs personnes ont évoqué la violence des propos reçus dans leur enfance (le plus souvent dans les années 1950-1960 donc très peu d'années après la guerre – ce qui peut conduire des élèves à réfléchir à la récurrence de cette forme de racisme) :

S.P. a été victime d'une volonté de la mettre à l'écart, de l'ostraciser de la part d'une élève asiatique dans la cour de récréation ; en CE1 sa voisine l'a traitée de "sale juive" ; en colonie de vacances, une fille a crié dans le dortoir : « s'il y a des juifs dans la chambre, qu'ils sortent car je ne dors pas avec des juifs ». Or S.P. dit avoir subi cela sans bien comprendre car « juive » ne voulait pas dire grand-chose pour elle et même elle aurait bien aimé aller à l'église pour faire sa communion comme ses petites camarades. C'est au moment de la Guerre des Six Jours (S.P. avait alors 9 ans) qu'elle a pris conscience de son judaïsme.

M.B. se souvient d'une camarade lui demandant de ne pas appeler chez elle car ses parents étaient antisémites et a dû faire face à des beaux-parents ouvertement antisémites. Son frère en pension à Villemomble s'est fait bastonner et traiter de "sale juif".

T.B. dit n'avoir été confronté qu'une fois à l'antisémitisme : « à 14 ans, je rentrais avec des camarades et l'un d'eux a commencé des propos généraux négatifs "les juifs ceci, les juifs cela ...". Je lui ai demandé pourquoi il disait cela, mais ne suis pas allé plus loin. A quoi cela aurait-il servi ? » Plus loin dans nos échanges il nous a précisé : « Je suis juif par l'Histoire, dont, mais seulement dont, celle de mon père. Je définis culturellement, historiquement le fait d'être juif. Je me suis informé intellectuellement sur le judaïsme comme sur les autres religions. »

C.C. nous dit : « j'ai subi l'antisémitisme vers 8-9 ans, en CE1 ou CE2. J'avais très envie d'être copine avec une petite Christine qui me rejetait en disant que j'avais tué le Christ ! »

O.I.Z a été traitée de "sale juive" par une élève en cours complémentaire jalouse de ses

bons résultats scolaires. « J'ai raconté cette violente attaque à mon père : il a minimisé ; ce n'était pas grave pour lui par rapport à ce qu'il avait subi. En cours de scolarité j'ai changé de patronyme du fait de la naturalisation de mon père. On m'a alors subitement trouvé une "tête de bretonne" ! Adulte j'ai entendu des propos antisémites mais ça n'a pas été pour moi un sujet, une source d'affliction. »

C.Ulm. raconte : « Ma première rencontre avec l'antisémitisme fut à l'école primaire, en CE2 ou CM1. J'étais toujours première avec mon amie Catherine. Lors d'une remise de notes, deux petites filles énervées m'ont dit : "Que fais-tu ici ? Rentre dans ton pays !" Je ne comprenais pas : Quel pays ? Mon pays, c'est la France ... Je suis ici chez moi. Mes parents m'ont alors tout mis à plat. Il y eut une rencontre avec la directrice qui ensuite m'a surprotégée, d'autant qu'elle avait, j'ai cru le comprendre par la suite, une histoire liée à la déportation. A partir de là, à l'école, c'était une fierté pour moi de proclamer que mon père avait été déporté, résistant : c'était pour moi comme une grande famille à défendre ! Au lycée Honoré de Balzac, en cinquième, je fus victime d'une prof de français qui m'a accusée à tort d'avoir copié sur ma voisine (alors que c'était l'inverse), pensant qu'il était impossible que j'aie produit un si bon devoir. Je crois que la prof avait fait un rapport à la direction. Mes parents ont été convoqués par la surveillante générale. L'entretien a révélé que la prof (qui venait du Liban) était antisémite. Mes parents m'ont retirée du lycée. »

L'histoire de L.B. est aussi édifiante bien que sensiblement différente : « Au lycée, en seconde, mon prof d'anglais nous faisait travailler sur des textes parlant de la résistance. Et il a affirmé que "la France a été résistante". J'ai contesté, disant que tous les Français n'avaient pas été résistants. Le prof l'a pris de haut, me demandant de quel droit je tenais ces propos, et ce que j'aurais fait pendant la guerre. J'ai répondu que j'aurais fini comme six millions de juifs. Le prof m'a virée du cours et je n'y ai plus remis les pieds jusqu'à la fin de l'année. Ce prof a mis son veto pour mon passage en première. Nous sommes allées, ma mère et moi, à la commission d'appel et j'ai eu mon passage en première. » C'est aussi dans ce lycée, alors qu'il y avait eu des inscriptions antisémites sur les portes de l'établissement, que le proviseur, que L.B. qualifie d'exceptionnel, a fait défiler tous les élèves devant les inscriptions avant de les faire effacer.

J-F.L. évoque un aspect très particulier de son engagement : « J'ai connu la fille de Jean Zay. Nous avons œuvré ensemble lors de la "rumeur d'Orléans"<sup>39</sup>. J'étais alors allé au Mémorial pour la première fois avec d'autres personnes engagées et le rabbin d'Orléans. Celui-ci avait vécu en Algérie pendant la guerre et n'avait pas subi à titre personnel la Shoah. » Par ailleurs J-F.L. précise : « Je trouve très positif que le Mémorial fasse des recherches, des expos sur l'Arménie. Il est devenu spécialiste des "génocides" sans nier la singularité du génocide des juifs, mais en montrant les diverses réalités. L'histoire nous révèle la complexité des situations : des Arabes de Syrie ont aidé des mères arméniennes alors que des Kurdes ont aidé les Turcs à massacrer les Arméniens : cela brouille les schémas ordinaires sur les "bons" et les "méchants". » Enfin il ajoute : « Simone Veil et Alain Finkielkraut entrant à l'Académie Française, c'est pour moi la preuve que les juifs ne sont plus "à part". »

### Le rapport à l'Allemagne :

39

En 1969 naissait à Orléans une inquiétante rumeur faisant état de la disparition de jeunes femmes, prétendument chloroformées dans les cabines d'essayage des magasins de la rue de Bourgogne. Un véritable vent de panique avait soufflé pendant plusieurs mois sur la ville. Une chose qui n'était pas dite ouvertement, mais qui transparissait quand on étudiait cette rumeur, c'est que tous les commerçants visés étaient juifs. Le sociologue Edgar Morin a consacré au Seuil un ouvrage au phénomène : « *La Rumeur d'Orléans* » Co-auteurs : Bernard Paillard ; Evelyne Burguière ; Julia Vérone ; Suzanne de Lusignan

La diversité des attitudes des enfants de parents déportés face à l'Allemagne est très grande. Beaucoup parmi les plus âgés, face à un Allemand, ne peuvent s'empêcher de se demander (selon l'âge de la personne), qu'a-t-il fait ou qu'ont fait ses parents pendant la guerre ? Son père ou son grand-père a peut-être tué l'un des miens.

Elisabeth Aboaf raconte à Nadine Vasseur : « Mon père n'avait pas de haine pour les Allemands. [...] La seule promesse qu'il s'était faite s'il sortait vivant d'Auschwitz, c'était de ne jamais acheter un objet *made in Germany*. Et cette promesse, il l'a tenue. »

Dominique Vidal lui dit à Nadine Vasseur : « Mon père ne m'a jamais élevé dans la haine des Allemands. Il refuse de considérer l'ensemble des Allemands d'hier, d'aujourd'hui et de demain comme collectivement coupables de ce qui a eu lieu. Mes parents m'ont d'ailleurs fait apprendre l'allemand en première langue. Lycéen, je passais régulièrement l'été en Allemagne. Et mon père, en secondes noces, a épousé une Allemande. »

J-F.L. raconte : « Dans ma famille on est européen. Pour mon père, l'Europe "normale" est une Europe franco-allemande. » Et il ajoute qu'à l'école il avait l'allemand en LV2.

S.P. en revanche n'a pas eu l'autorisation d'apprendre l'allemand en classe, ni son frère, ni même ses propres enfants : son père a toujours dit qu'il ne pardonnerait jamais ce que les Allemands avaient fait à sa famille et à lui. Elle n'est jamais allée en Allemagne plus jeune et maintenant elle « ne pourrait pas ». Même un voyage sur la Lufthansa est pour elle impossible. Intellectuellement elle sait que c'est stupide, mais c'est viscéral, plus fort que tout raisonnement rationnel. En revanche elle a lu avec beaucoup d'intérêt « *Enfants de nazis* » de Tania Crasnianski (paru en mars 2016 chez Grasset).

L.B. nous explique que ses parents parlaient le yiddish entre eux quand ils ne voulaient pas qu'elle les comprenne. C'est pourquoi elle a appris l'allemand en LV2. Toutefois elle avoue : « Avec l'Allemagne j'ai du mal, mais ce n'est pas justifié ; ce n'est pas le même pays que dans les années 30-40. Je devrais faire un effort, mais c'est une aversion irrationnelle. »

De même L.M. affirme : « Je sais que ce n'est pas rationnel, mais je n'irai jamais en Allemagne, même si "nazis" et "Allemands" sont différents. Je reconnais certes quelques points positifs à l'Allemagne, mais la rancœur reste la plus forte. »

Le père d'Y.R. n'a pas apprécié qu'à 22 ans elle parte vivre et travailler en Allemagne dans le cadre de la réconciliation franco-allemande ce qui lui permettait d'avoir une bourse.

Mais, M.Ba précise, elle, que son père a accepté le mariage de son fils (le frère de M.Ba) avec une Allemande et a reçu cordialement sa bru. Ses parents sont allés d'ailleurs en Allemagne chez leur fils et leur bru.

**Ces enfants, au-delà des conditions particulières de leurs enfances, ont voué une immense admiration pour leurs parents et ont souvent développé une volonté de les protéger et de les valoriser**

« Comment pouvons-nous ne pas craindre de les blesser, eux qui l'avaient déjà tant été ? » (préface du livre de Nadine Vasseur)

Daniel Cling dit à Nadine Vasseur, parlant de son père : « J'ai toujours excusé, en tout cas tenté de comprendre, ses actes et ses comportements, même ceux qui pouvaient me peiner. J'ai fait preuve, à son égard, d'une immense mansuétude, d'une grande indulgence. Car j'analysais tout ce qu'il faisait à l'aune des souffrances qu'il avait vécues. [...] J'ai longtemps eu beaucoup de mal à m'opposer à lui, et du coup à trouver ma place. [...] J'avais trop peur de lui faire de la peine. Devoir protéger mon père était pour moi un grand souci. »

Olivier Jacquet raconte à Nadine Vasseur : « J'ai la conviction –même si je suis un peu

honteux de vous dire ce que je vais dire – que moi je n’aurais pas survécu. [...] Cela ne veut absolument pas dire que je ne comprends pas comment ma mère a pu, elle, le supporter. Au contraire, j’ai pour elle une immense admiration, pour la manière dont elle a su trouver l’énergie de se relever, non seulement au camp, mais à son retour, pour vivre sa vie malgré tout. »

Les récits des reconstructions réussies des parents déportés peuvent permettre aux élèves d’aujourd’hui, parfois prompts à être découragés et penser qu’ils ne pourront jamais « s’en sortir », de puiser énergie et force.

« Mon père est un battant : son exemple m’a aidée à rester debout même lors de ma très difficile séparation avec mon mari. C’est une leçon, il est un modèle. Il a eu une vie très positive ; il est parti de zéro ; maintenant il a connu une réussite sociale et une certaine aisance financière. La force de caractère qu’il lui a fallu : c’est admirable ! » (S.P.)  
C.M.C. raconte : « Ma mère pouvait indiquer qu’elle avait telle ou telle douleur, mais elle n’attendait pas qu’on la plaigne et elle nous a élevés avec ces principes : on ne doit pas pleurer. Ça ne veut pas dire qu’on est durs, mon frère ou moi, qu’on n’a pas d’émotions, mais c’est comme ça : on a parfois mal, on souffre parfois beaucoup, eh bien oui ! on assume et on se tait. Ma mère fait notre admiration, à mon frère et à moi, et quand on la voit, on se dit que nos problèmes sont vraiment mineurs, rien du tout. Elle nous a toujours montré l’exemple, comme ma grand-mère d’ailleurs. » Et plus tard au cours de notre entretien, elle ajoute : « [Ma mère et ma grand-mère] n’ont jamais mis en avant le caractère héroïque de leur survie. Je me demande souvent comment ma mère, petite adolescente, a eu le courage de sortir du Vél’ d’hiv’... Où trouve-t-elle à 14 ans l’énergie pour se dire “ma mère m’a dit de partir, je m’en vais” ? Un goût de la liberté et un goût de la vie ... Une forme de réflexe que ses parents avaient déjà. Toujours battants, n’abdiquant jamais. »

« Je suis très fière de mon père. Je buvais ses paroles. J’ai eu un père extraordinaire. Il nous a fait un cadeau de vie que je me dois de partager : n’avoir aucune haine, aimer la différence de l’Autre. Du pire, il m’a appris le meilleur. Quand j’ai divorcé c’est l’exemple de mon père qui m’a permis de recevoir mon “ex” et sa nouvelle femme. » nous a dit M.B. qui a ensuite précisé que son frère pense que cette incroyable résilience de leur père pouvait n’être qu’une posture et que cette idée l’arrange plutôt car ainsi son père n’est pas trop inaccessible sur son piédestal !

M.Ba raconte : « Le courage dont a toujours fait preuve mon père m’a beaucoup aidée dans ma vie d’adulte pour lutter contre les difficultés rencontrées. Notamment, lors de mes dernières années de vie professionnelle, je subissais le harcèlement de deux collègues et on me disait que je ne tiendrais pas. Et là, je pensais : “les SS n’ont pas “eu” mon père, ces personnes ne “m’auront” pas ” et effectivement je m’en suis sortie alors que mon entourage pensait que j’allais sombrer – ce qui est arrivé à la collègue qui m’a succédé. »

Mais « c’est difficile ; on n’a l’impression de ne jamais satisfaire mon père ; il met la barre très haut. Mais je ne peux pas lui dire cela. Il a tellement toujours voulu nous protéger, il ne comprendrait pas » (S.P.)

Elisabeth Aboaf développe cette même problématique face à Nadine Vasseur : « Je suis fière de mon père. J’ai une grande admiration pour lui, non seulement parce qu’il a réussi à survivre au camp, mais pour la force avec laquelle il a ensuite tout reconstruit. [...] Pour sa famille il a fait tout ce qu’il a pu. [...] Il était très sévère, très exigeant. Tout devait être parfait. Il était dur et ne s’apitoyait pas sur la première broutille venue. Ce n’était pas toujours facile de vivre avec une personne comme lui. [...] Il m’arrive souvent de me

demander :] "Est-ce que tu es à la hauteur ? Est-ce que tu fais aussi bien que tes parents ?"»

De même Dany Choukroun a écrit dans un livre<sup>40</sup> où elle s'adresse à sa mère : « Il m'est arrivé d'envier ton expérience, mais aussi de t'en vouloir d'avoir été déportée. Ce par quoi tu étais passée t'a placée, à mes yeux, sur un plan presque sacré. Je me suis toujours dit que je n'arriverai jamais à la hauteur de ton courage. » Puis elle précise à Nadine Vasseur : « Il m'a été difficile d'exister car ma mère avait mis la barre trop haut. Après tout ce qu'elle avait vécu, il aurait fallu que je sois un enfant idéal, et je ne l'étais pas ... »

T.B. précise : « J'ai vite compris ce que je pouvais offrir à mes parents par ma réussite scolaire : elle compensait ce que mon père avait vécu [arrêté alors qu'il était en 4<sup>ème</sup>, ne pouvant pas reprendre des études générales à son retour] ; elle permettait de rattraper les choses, de combler les vides. Je me devais d'offrir cela à mon père, ma grand-mère, mon oncle. C'est d'ailleurs à eux que j'ai dédié mes différents grades dans l'ordre des palmes académiques. » Et il ajoute dans la suite de notre entretien : « Je me suis auto-imposé des valeurs, issues sans aucun doute des attitudes de mes parents : se tenir droit, avoir une éthique, faire preuve de solidarité ... »

Daniel Cling, quand il échange avec Nadine Vasseur, explique : « Mon père est quelqu'un doué d'une énergie extraordinaire. Il a un appétit de vivre que je trouve exceptionnel. [...] Quand je pense à lui, ce n'est pas seulement à un père qui a été déporté, c'est aussi à un père qui a réussi une vie professionnelle, qui a eu une vie militante. [...] L'histoire de mon père n'est pas traumatisante, elle est constituante, profondément constituante. Auschwitz est à l'origine de mon histoire, comme est à l'origine de mon histoire celle de ma famille maternelle [...] Ce n'est pas l'histoire d'Auschwitz qui est structurante. C'est la manière dont mon père m'a appris à raisonner à partir d'elle. Mon père a toujours étayé son témoignage d'un raisonnement politique. Il n'a jamais dissocié ce qu'il avait subi des circonstances historiques qui l'avaient rendu possible. »

Voilà exactement ce qu'on peut attendre d'une séquence pédagogique organisée autour du témoignage d'un.e enfant de déporté.e.

En contre-exemple, Brigitte Jaques formule une analyse courageuse et très porteuse d'enseignements lors de son entretien avec Nadine Vasseur : « Quand on est une fille de rescapée, ce n'est pas simple. Elle [= sa mère] était passée par Auschwitz, c'était pour moi une sorte d'héroïne. L'attaquer, alors qu'elle avait vécu une douleur pareille, m'apparaissait, à chaque fois que je m'y risquais, comme quelque chose d'insupportable, d'immonde, d'atroce. Il m'a fallu beaucoup de temps et beaucoup d'années d'analyse, il a fallu que je vieillisse pour que je puisse enfin me dire qu'elle avait pu être une femme éminemment exceptionnelle dans des circonstances exceptionnelles, mais que, pour le reste, c'était une femme qui n'avait pas résolu ses problèmes personnels. [...] J'ai mis du temps à comprendre et à accepter que ma mère ne se résumait pas à être une rescapée d'Auschwitz, qu'elle était aussi une personne constituée de plein d'autres choses. [...] Quand on est très jeune, on se dit que les gens qui ont traversé des épreuves telles que celle d'Auschwitz, l'épreuve de la haine, seront tous formidablement humanistes. Qu'ils seront guéris de toutes les petites choses. Pas du tout. C'est une sacrée leçon que de comprendre ça ! [...] Ce qui était écrasant, c'était de devoir reconnaître que ma mère n'était pas qu'admirable.»

Les reconnaisances publiques faites aux parents déportés ont des impacts très différents selon les enfants.

A.L. a été fier de nous signaler que le nom de son père figure sur le monument aux morts d'Hendaye et sur celui de Béhobie.

L.B. évoque les plaques apposées sur le mur de l'école où son père avait été élève : « C'est une initiative de la mairie du XXème arrondissement. Il y a eu d'abord un refus des parents d'élèves. Papa a accompagné l'adjoint au maire à une réunion de parents et leur a raconté son histoire : les parents ont alors accepté sans difficulté. Ce fut une très belle cérémonie. J'ai redit que je prendrais le relais. Il y a eu beaucoup d'échanges avec les parents, les enfants venus d'autres écoles, Simone Veil et d'autres déportés. »

En revanche, C.Umi. nous a dit : « Quand ma mère a reçu à titre posthume des médailles<sup>41</sup>, cela ne m'a rien fait. C'est ma mère que j'aurais voulu avoir, pas des médailles. »

### **Quelle est l'implication des enfants de déportés dans les « parcours de mémoire », dans la transmission de l'histoire de la déportation ?**

O.I.Z nous confie : « Quand on est enfant et que son parent fut déporté, l'adulte qu'on a en face de soi est d'abord un parent. C'est en devenant adulte, en atteignant l'âge qu'ils avaient au moment de leur déportation et encore plus quand ce sont nos enfants qui atteignent cet âge, qu'on les voit comme déportés et que l'on prend conscience de tout ce qu'il leur est arrivé. »

C'est en effet souvent une fois devenus « grands adultes », voire une fois à la retraite, que les enfants de déportés ont écouté leur parent témoigner, ont fait le voyage dans les camps ou participent aux activités des associations, amicales, fondations : Mémorial de la Shoah, AUJF, AFMD, UDA ... C'est d'ailleurs par cet intermédiaire que les professeurs peuvent trouver des personnes acceptant de venir dans leurs classes.

Dany Choukroun précise à Nadine Vasseur : « J'ai toujours su que c'était sur moi que ma mère comptait pour perpétuer le souvenir de la Shoah. Mais il est bien difficile de transmettre une histoire dont on ne vous a presque rien dit ... »

C.Ulm. est très impliquée dans l'Amicale de Mauthausen et y a pris diverses responsabilités. Aujourd'hui elle est vice-présidente déléguée auprès du président.

L.M. tient un blog depuis son voyage à Auschwitz fait avec sa mère et sa sœur : depuis 2003 il y évoque ce qu'a vécu sa mère.

M.B. (ainsi que sa mère) est très active dans l'association créée après la parution du livre de son père et la médiatisation de celui-ci.

T.B. se définit comme « un militant de la mémoire de la déportation. Je préside l'AFMD de Seine-Saint-Denis depuis 2004 et suis au conseil national de l'AFMD. Je pense encore plus m'investir, d'autant que j'approche de la retraite. »

De même M.Ba, qui participait à la journée de la déportation le dernier dimanche d'avril avec sa mère jusqu'au décès de celle-ci, surtout à partir du décès de son père en 1970,

---

41 En 1948, est établi au nom de Joséphine un certificat d'appartenance aux FFI, attestant qu'elle a servi au sein des FTPF ; en 1953, une carte de « déporté résistant » est établie ainsi que quelques mois plus tard une carte de « Combattant volontaire de la Résistance » (Joséphine est assimilée au grade de soldat de 2<sup>ème</sup> classe) ; en 1959, Joséphine est décorée de la Médaille militaire avec attribution de la Croix de guerre avec palme et de la Médaille de la Résistance.

s'était promis de faire ce qu'elle pourrait « autour de cette histoire » quand elle serait à la retraite. M.Ba est maintenant vice-présidente de l'AFMD 92, membre du bureau de l'association de Sachso, membre du jury départemental 92 du concours de la résistance et de la déportation.

C.Umi n'a pris contact avec l'AFMD qu'en 2005, alors qu'elle était à la retraite depuis 10 ans. Auparavant elle n'avait fait aucune recherche concernant la déportation de ses parents. Mais depuis 2005, elle assure les permanences du jeudi au siège parisien de l'AFMD.

O.I.Z dit que pendant son activité professionnelle elle a milité à Amnesty International. « Je ne m'impliquais pas dans la mémoire de la déportation mais j'étais abonnée au journal « Fils et filles de déportés ». A la retraite, je me suis investie dans l'Association pour la mémoire des enfants juifs déportés du 11<sup>ème</sup> arrondissement (AMEJD) ».

### Le voyage dans les camps :

Ces moments très forts, que peuvent raconter les enfants de déportés, ne peuvent qu'avoir un impact puissant sur les élèves, surtout si ceux-ci sont amenés eux-aussi à aller "visiter" un camp de concentration.

Quand M.B. a fait le voyage à Auschwitz avec son père, celui-ci a peu parlé sauf devant les rails où il revoyait les yeux de sa mère, montée dans le camion qui l'a conduit à la chambre à gaz.

S.L.B. a accompagné son père à Auschwitz en 2005 et son père expliquait dans le car qui les emmenait depuis l'aéroport de Cracovie comment les choses s'étaient passées quand ils arrivaient au camp.

T.B. est allé trois fois à Auschwitz, chaque fois avec son père. « La première fois, c'était en 1995. C'était la première fois que mon père retournait là-bas. Je l'ai vu pleurer. Il voulait aller à Monowitz, mais il n'y a plus rien, il n'aurait rien pu retrouver. Mon premier étonnement a été de voir des couleurs : informé par les photos, pour moi, Auschwitz ne pouvait qu'être en noir et blanc. Comme mon père j'ai ressenti une très violente émotion devant les cendres ne pouvant m'empêcher de me dire : "ce sont celles de ma grand-mère, de mon oncle." »

C.C. est allée deux fois à Auschwitz. La première fois c'était avec son père et son mari (lui aussi enfant de déporté) : « Nous étions tous les trois, nous avons pu tout voir et écouter mon père. Je n'avais pas compris jusqu'à ce voyage pourquoi il s'énervait quand on confondait Auschwitz et Birkenau. Ce voyage relevait presque exclusivement de l'émotion, du ressenti ... Mon père se précipitait partout, disait "là, c'est mon châlit ... là ce sont les latrines ..." Sa sœur, ma tante, est morte là-bas. »

Certains enfants sont dorénavant devenus des accompagnateurs lors des pèlerinages, comme A.L. qui conduit chaque année le voyage à Sachso.

### **III. Les parcours de vie, tant des parents déportés que des enfants de déportés, peuvent permettre d'analyser sa propre existence, servir d' « exemple », de « modèle », générer du dynamisme chez les élèves**

La diversité des parcours prouve qu'avec une même culture familiale, chaque personne se construit différemment et qu'aucune enfance n'impose un destin pré-établi. La réussite sociale des enfants de déportés est sans aucun doute un élément porteur d'espoir pour des adolescents souvent peu optimistes quant à leur propre avenir : malgré le poids de leur histoire personnelle, beaucoup d'enfants de déportés ont pu construire une vie professionnelle satisfaisante.

Pour les élèves, il est essentiel de percevoir que **chaque individu est le fruit de multiples facteurs**. Aussi, être défini.e *a priori* comme enfant de déporté est réducteur et donc pour certains difficile à accepter.

Chantal Avram déclare à Nadine Vasseur : « il ne me viendrait pas à l'esprit de me définir comme fille de déporté. Je suis une enfant d'après la Shoah, la fille de gens qui ont beaucoup souffert de la guerre. Mais de là à en faire une identité ... »

Charles Najman formule ainsi les choses devant Nadine Vasseur : « D'aussi loin de moi que j'aille voir, mon histoire est toujours là. Mais être fils de rescapée n'est pas pour autant une appartenance. [...] J'ai toutes sortes d'autres mondes en moi. »

De même, J-F.L. a tenu à commencer notre entretien par l'affirmation suivante : « Je ne me considère pas comme "fils de déportés" ni comme une victime ». Et il a terminé notre échange par : « Je suis dans la mémoire des déportations. Je suis un métis. »

T.B., quant à lui, précise : « Je porte en moi la déportation de mon père d'autant plus que mon deuxième prénom est Guy, c'est-à-dire le prénom de mon oncle décédé dans les camps. Avec mes copains, avec mes amoureuses, j'ai toujours eu besoin très rapidement de raconter quelle était ma filiation et ce qu'était mon héritage de l'Histoire. C'était une façon de me définir, de dire qui j'étais. Toutefois, ce que j'ai pu faire de ma vie emprunte aussi à d'autres sources structurantes et fortes, notamment mes études et mes activités professionnelles, sans compter des engagements politiques non nécessairement militants, des rencontres ... »

Daniel Cling, lui, a dit à Nadine Vasseur comment il a évolué sur ce sujet : « Entre sept et vingt-cinq ans, si je devais me présenter, je disais très vite que j'étais fils de déporté. [...] Aujourd'hui, je n'éprouve plus ce besoin de le dire dès que je rencontre quelqu'un. Je le dis quelquefois plus tard, au cours de la conversation. Et dans ce cas, je ne dis plus que je suis "fils de déporté". Je dis que mon père a été déporté. [...] D'ailleurs dire qu'on est déporté ou qu'on est fils de déporté est historiquement daté. Mon père n'est pas – n'est plus – un déporté. [...] Aujourd'hui, c'est un rescapé. »

De façon sensiblement différente, Jacques Bezborodko, précise à Nadine Vasseur : « Que mon père ait été déporté ne me donne aucun droit particulier, plutôt le devoir de veiller à ce que ça ne recommence pas. Je ne veux pas oublier ce qui s'est passé, mais je n'ai pas envie pour autant de m'enfermer dans cette histoire. »

C.M.C. emploie le terme de « saturation » pour évoquer cette identité "enfermante" : « On avait l'impression qu'on n'en sortait plus. Au lycée [où j'enseignais] je n'existais plus que comme fille d'une déportée et c'est ainsi qu'on m'a présentée à une personne arrivant dans l'établissement. Ma mère est beaucoup sollicitée et on ne parle que de ça. » Elle ajoute un peu plus tard lors de notre entretien : « Nous, nous avons été un peu enfermés dans le fait que nous étions une victoire sur Hitler qui avait programmé la destruction totale des juifs, ce qui nous était répété très souvent et qui semblait devenir notre seule raison d'exister. »

L.M. nous dit : « Je partage totalement l'affirmation de ma sœur quand elle vous a dit : "*Nous, nous avons été un peu enfermés dans le fait que nous étions une victoire sur Hitler ...*" ». Il précise qu'adolescents il fallait qu'ils existent, qu'on ne faisait plus trop attention à eux, ses parents étant un couple très uni, sa mère ayant des rapports fusionnels avec sa

propre mère : lui a fait des “conneries”, a fugué.

Sa sœur, C.M.C. nous raconte qu'alors qu'elle avait à peine 20 ans, elle avait voulu « faire son intéressante » et avait sombré dans une anorexie mentale durant six mois. Elle avait choisi d'être hospitalisée – elle pesait alors environ 42 kilos. « On m'a dit à l'hôpital : “Comment avez-vous pu faire ça à votre mère ? Vous êtes comme les rescapés des camps.” Ma grand-mère, venue en visite, m'a dit : “Tu as voulu entrer volontairement en camp de concentration.” On a ramené mon anorexie uniquement à cela. C'était sûrement plus complexe. »

Nadine Vasseur a elle aussi été une jeune fille anorexique à qui on disait “on dirait que tu sors d'un camp” et elle précise dans sa préface : « La vie et le temps m'ont fait comprendre que l'on n'est jamais le produit d'une seule histoire, mais le confluent de mille événements. Les témoins de ce livre le rappellent souvent, qui refusent de se définir comme enfants de déportés. Ils sont cela, et tant d'autres choses encore. »

Et Olivier Jacquet, un de ses témoins, précise ; « Bien sûr que l'histoire de ma mère fait partie du noyau dur de ce que je suis. [...] Mais] je refuse de m'enfermer dans cette identité. Ce n'est pas moi. C'est une part de moi. »

L'écoute de nos interlocuteurs permet de **cerner le sentiment très complexe d'être différent.**

Ce sentiment d'être différent qui est aujourd'hui assez communément affirmé par des élèves (qui y trouvent par ailleurs « la » cause des injustices qu'ils pensent subir), peut être mis en miroir avec les récits des enfants de déportés. Les élèves peuvent constater que même avec une enfance plus ou moins traumatisante on peut se construire et avancer.

Agnès Vourc'h raconte à Nadine Vasseur : « Une fille avec deux parents déportés résistants, sa mère déportée à Auschwitz ! J'ai tout de suite l'impression d'être regardée comme une bête de cirque, une curiosité à visiter. »

Daniel Cling formule pour Nadine Vasseur les choses différemment : « Je me souviens qu'à huit ou neuf ans, en classe de CM1 ou de CM2, je parlais assez facilement d'Auschwitz avec mes camarades, dans la cour de récréation. [...] Par besoin, sans doute, de m'en décharger et parce que j'avais le sentiment de détenir un savoir sur le sujet. Je me sentais différent. [...] Dans la banlieue parisienne où nous habitons, aucun autre enfant ne racontait que son père avait été à Auschwitz et qu'il avait failli y mourir. Qu'il aurait dû y mourir. J'en retirais nécessairement un sentiment d'exception. Celui-ci n'avait rien à voir avec de l'orgueil ou avec une quelconque fierté. Ce qui était exceptionnel, c'était que je sois vivant. [...] Le sentiment que je n'aurais pas dû naître est un sentiment que j'ai eu très tôt. »

J-F.L. nous confie : « De l'histoire de mes parents, j'ai retiré un sentiment de supériorité : résistants, juif, ils s'en sont toujours sortis. Cette dimension familiale est un “plus”. Par leurs expériences, j'ai compris qu'il faut toujours chercher à comprendre le fond des choses, qu'on doit s'engager en fonction des risques réels, qu'il faut savoir relativiser. »

Yves Kahn explique lui aussi à Nadine Vasseur : « L'expérience qu'avait vécue mon père me sacralisait forcément un peu aux yeux de mes camarades. Cela me donnait l'impression d'être une exception, ce qui me conférait une forme de supériorité. Une supériorité douloureuse. D'où ce sentiment que j'ai eu longtemps, d'être investi d'une mission : mon devoir était de résoudre les conflits. »

M.L.U explique en revanche qu'étant fille unique elle n'avait pas la possibilité de partager ses émotions avec des frères et sœurs, que dans les écoles qu'elle a fréquentées, soit elle était la seule enfant juive soit les autres enfants juifs n'avaient pas la même histoire familiale (une mère déportée, “ survivante ”). Elle ne parlait pas de “ça” avec ses copains de

colonie de vacances ... Elle s'est fait une amie d'une autre "isolée" : c'était une protestante ! Elle nous a dit plus tard lors de notre entretien qu'elle avait enfant une règle d'or "ne pas se faire remarquer" : « Quand j'étais jeune, je voulais ressembler à tout le monde. Ma grand-mère maternelle avait un accent à couper au couteau (elle venait d'Alsace) et je n'aimais pas que mes camarades puissent le remarquer. »

S.L.B. raconte : « Lorsque j'étais enfant, je ne me sentais pas différente des autres puisque la déportation n'était jamais abordée et que je n'avais pas conscience de ma judéité. J'ai commencé à éprouver un sentiment de différence à partir de 20 ans environ, et curieusement ce sentiment s'est accentué avec l'âge. Il est possible qu'il y ait un lien entre mon histoire familiale et le fait que je sois sujette depuis très petite à des crises d'angoisse qui se caractérisent par une peur de l'abandon, une souffrance liée au rejet par les autres. J'ai souvent tendance à voir le côté négatif d'une situation. Lorsque quelque chose de bien se passe pour moi, je me dis systématiquement que ça ne va pas durer, qu'il me faut être prudente. »

M.Ba précise : « je suis née alors qu'on ne m'attendait pas et jusqu'à mes 20 ans, je me suis culpabilisée de ma naissance "illégitime", du fait que je me croyais un "obstacle" dans la famille. "A cause de toi, notre père n'a pas pu prendre sa retraite plus tôt" ai-je entendu. Puis j'ai pris du large, sans aide de psy, et me suis convaincue que j'étais arrivée comme tous les enfants. Ce passé est "encombrant", c'est mon "poids" qui ne m'empêche pas de vivre. Je fais avec alors que mes enfants veulent s'en débarrasser. Aujourd'hui, je me dis que je n'ai pas de temps à perdre. A partir de mes 50 ans, j'ai décidé de vivre utile. Je fais mon chemin. Tout ce qui concerne mes parents me concerne.»

### **Quelles valeurs, règles de vie les enfants de déportés peuvent-ils transmettre ?**

Il faut sans aucun doute dépasser ce que ressent O.I.Z : « Je trouve absurde la phrase si souvent répétée : "tu raconteras à tes enfants". La vie dans les camps était une vie d'humiliation. Que raconter ? ».

Si en effet le projet nazi était d'humilier les détenus, de détruire les personnalités avant de détruire les personnes, les récits des survivants et aujourd'hui ceux de leurs enfants doivent permettre aux élèves de percevoir les incroyables capacités des humains à dépasser les drames personnels pour construire des existences dignes de respect.

L.B. trouve que l'actualité, celle des migrants, de ceux qui fuient pour survivre, ravive l'histoire de la déportation, de la Shoah. Si en effet l'histoire ne se répète pas, le récit d'enfants de déportés auprès d'élèves peut leur permettre de réfléchir à ce qui se passe autour d'eux.

C.Ulm. nous explique : « Mon père me faisait beaucoup (tout le temps !) de "récits" concernant sa déportation, usant toujours de l'humour, de la dérision, des jeux de mots. Il ne décrivait pas ses conditions de vie au camp. Il évoquait en revanche la mort de ses amis, ce qu'il n'avait pas pu faire pour eux. Il parlait beaucoup de ce en quoi il croyait, ce pour quoi il militait : sa lutte contre le réarmement de l'Allemagne, la recherche des criminels de guerre, la paix. Il avait de la bienveillance pour tout le monde. Nous étions souvent ensemble, mon père et moi, rien que nous deux. Nous allions beaucoup au cinéma par exemple. Mon père avait quelque chose de Romain Gary. Mon père fut un éternel résistant, toujours dévoué aux autres. Cette inlassable capacité de résistance et de solidarité est peut-être liée à son passé scout.»

L.B. présente la transmission de valeurs par ses parents : « J'ai été élevée dans des valeurs

que je garde en moi : confiance dans la laïcité ; je suis pupille de la nation, boursière, je connais mon parcours. Je suis ancrée à gauche. Les enseignants appréciaient beaucoup la venue de Papa dans leurs classes car outre le récit de son histoire, il transmettait des valeurs, apportait un vrai cours d'éducation civique. »

M.B. qui intervient dans des classes (de collège et de lycée) demande qu'avant sa venue les élèves aient lu la version du livre de son père<sup>42</sup> éditée par Magnard pour les scolaires et visionnent le film produit par son association<sup>43</sup>. Elle lit aussi systématiquement le testament philosophique des rescapés d'Auschwitz<sup>44</sup>. Elle veut transmettre ce que son père lui a permis de comprendre : « Mon père s'est offert la liberté en rentrant : on a tous des épreuves, mais quand on pardonne on est libre de pouvoir avancer. Quand on a la haine, cela nous fige, nous enferme. Si on ne pardonne pas, cela ne fait pas revenir les morts et cela fait revenir deux fois les bourreaux. » Elle nous raconte sa réaction quand sa fille, en maternelle, était revenue de l'école en affirmant : « Les Noirs, ça pue » et qu'elle lui a alors raconté en termes adaptés l'histoire de son grand-père afin d'extirper dès son plus jeune âge toute tentative de réflexe raciste. Elle reprend les mots de son père : « Ce qu'Auschwitz m'a appris, c'est que nos bourreaux pouvaient être de bons papas. On a tous des violences en nous » et chacun doit apprendre à maîtriser cette violence.

M.Ba est allée à trois reprises dans des écoles et précise bien qu'elle doit être prudente (« il faut y aller doucement »), que ce n'est pas son histoire, qu'elle ne peut que répéter ce que sa mère racontait tous les jours. Toutefois les enseignants étaient très satisfaits de ses interventions lui disant qu'elle partageait une charge émotionnelle, et que c'était cela l'important pour les élèves. Elle a aussi fait une sortie pour accompagner la classe de son petit-fils au Mémorial de Caen, à la demande des instituteurs puis s'est rendue dans cette école.

Marc Perelman formule pour Nadine Vasseur une très forte leçon de vie : « Mon père nous a inculqué, dès l'enfance, qu'il fallait toujours aller de l'avant. Il nous a appris à ne pas être prisonniers du passé. [...] Ce qui l'intéresse dans la vie, c'est ce qui se trouve devant lui. Jamais ce qui se trouve derrière. Ce qui est passé est passé. C'est là, selon lui, le gage d'une vraie vie. »

Les propos de J-F.L. peuvent être très porteurs pour des ados en quête d'idéal : « Etant enfant de personnes ayant échappé au pire, j'ai vite compris qu'on pouvait toujours s'en sortir. Ma mère me répétait qu'il fallait tout lire, tout voir, tout comprendre. Ma philosophie personnelle est que le pire a eu lieu, qu'on en a réchappé, que le pire n'est donc pas certain. »

Charles Najman précise à Nadine Vasseur : « Pour l'adolescent que j'étais alors, Auschwitz était un lieu quasi mythique. Davantage qu'une histoire d'horreur, c'est d'abord un combat, une lutte pour la survie que ma mère me racontait. Son récit était avant tout un éloge de la vie. »

## **Et les petits-enfants ?**

---

42 « Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu » chez Albin Michel

43 « Les enfants de Sam » <http://www.lesenfantsdesam.com/>

44 <http://samraun.over-blog.com/article-testament-philosophique-des-anciens-deportes-d-auschwitz-43942974.html>

Beaucoup de déportés se sont plus facilement racontés beaucoup plus tard à l'un ou l'autre de leurs petits-enfants : l'enjeu était sans doute moindre car ils n'avaient plus ni leur vie à construire ni leur rôle éducatif à tenir.

L.M. nous précise : « A mes enfants qui ont aujourd'hui plus de trente ans, ma mère a tout raconté. C'était normal qu'elle parle à eux, ses petits-enfants et qu'elle n'ait pas parlé à nous, ses enfants. L'aîné de mes fils a choisi des études d'histoire et de journalisme. Quand il était en troisième puis en seconde, il l'a beaucoup questionnée mais il n'a pas fait venir sa grand-mère dans sa classe. »

La diversité des attitudes parmi cette troisième génération est au moins aussi grande que pour les enfants de déportés.

Marc Perelman raconte à Nadine Vasseur comment son fils aîné (19 ans au moment de l'entretien) vit l'histoire familiale : « C'est assez étonnant, mais il s'est totalement identifié à l'histoire de son grand-père. Contrairement à nous, ses enfants, qui l'avons tenue à distance. Ca a sauté une génération. Le comportement de mon père n'y est pas pour rien. [...] il a un rapport bien plus paternel avec mon fils qu'il ne l'a eu avec nous. »

O.I.Z a trois enfants nés en 1963, 1966, 1974. « Chacun porte en second prénom celui d'un de "nos" déportés : Usher (le père de mon mari – mon mari était aussi un enfant caché, son père est mort en déportation), Feiga et Georges (ma mère et mon frère). Mon père respectait certaines traditions juives pour eux. Aucun n'a d'implication particulière dans la mémoire de la déportation ; ils n'ignorent rien, mais ils ne se sont pas investis dans leurs classes, tout au moins d'après ce que je sais. »

Parmi les trois enfants d'A.L. seule sa fille s'implique dans la mémoire de la déportation : elle a contribué à la création d'une expo sur Sachsenhausen qui va circuler dans toute la France à partir du dernier trimestre 2018.

La fille de J-F.L, née en 1970, semble refuser de s'intéresser à la Seconde guerre, au génocide. Elle a connu une imprégnation de l'histoire familiale, hors de son apprentissage scolaire. Son père dit n'avoir pas fait œuvre de transmission volontaire à sa fille mais l'avoir emmenée dans des musées.

Le père de C.C. a témoigné pour la première fois en 1990 à la demande du professeur du fils aîné de C.C. Il est allé aussi dans les classes de ses deux autres petits-fils. Mais C.C. n'a pas assisté à ces témoignages et elle n'a pas le souvenir de récits faits par ses fils. Son plus jeune fils est allé avec son grand-père à Auschwitz, a fait beaucoup de photos en noir et blanc. C.C. pense que « les petits-enfants sont plus ... non pas intéressés mais curieux et questionneurs que nous les enfants qui refoulions tout. »

M.Ba explique : « mes enfants (nés en 1979 et 1982) ont été imprégnés par "vous n'avez pas connu la faim comme votre grand-père" et baignés par les récits de ma mère. Ils savent mais il ne faut pas en parler. Ma petite-fille a préparé le concours de la résistance mais n'a pas voulu que je vienne dans sa classe et sa mère – ma fille – a refusé que j'aie vu le professeur qui ne connaissait que les sites fournissant la liste de déportés juifs et n'avait donc pas trouvé trace de mon père. »

C.Ulm. a deux fils qui s'investissent dans l'Amicale de Mauthausen dans la mesure de leurs disponibilités, en fonction de leurs activités professionnelles. Ses trois neveux s'intéressent au travail de leur tante et ses recherches sur leurs grands-parents mais restent en retrait.

M.L.U. a deux fils. Elle pense avoir transmis à son aîné ses angoisses, l'avoir surprotégé, obnubilée qu'elle était par la peur de la séparation, de la mort. Elle nous a dit : « Je n'avais pas les mots pour parler à mes enfants mais ils ont vécu dans cette ambiance. Et quand ils

ont eu 12 et 9 ans environ, ils disaient à Maman : "Mamie, raconte-moi Pitchipoï "». L.B. a eu trois enfants mais un de ses fils est décédé. L'aîné était très proche de son grand-père, totalement imprégné de son histoire. Il allait aux commémorations avec lui. « Pour l'inauguration du monument consacré à Bergen-Belsen au Père-Lachaise, mon père souhaitait la présence de mon fils (il avait trois ans !). J'ai essayé de lui expliquer la création du monument, le fait que son grand-père avait été fait prisonnier par des gens très méchants parce qu'il était juif. Mon fils m'a écouté et m'a demandé en zézayant gentiment : "T'es zuif, toi ? et grand-mère ? et Papa ?" Il a écouté mes réponses et m'a dit : "Moi, ze veux pas être zuif, ze veux pas souffrir". Plus tard, mon fils est allé à Berlin, à Bergen avec son grand-père. Il se sent juif, il se sent concerné. Mon autre fils a vécu une enfance rythmée par des séjours à l'hôpital, des interventions chirurgicales. Toute son énergie a été concentrée sur cette lutte. Il ne se sent pas juif ; il se protège. »

C.M.C. est, elle, confiante quant au passage de "témoin" (dans le sens sportif du terme) : « Mes enfants, neveux seront sans doute dépositaires de cette histoire, plus attentifs aux témoignages écoutés jusqu'à lors d'une oreille distraite, se sentiront responsables de la bibliothèque quand ma mère disparaîtra. Un de mes neveux, journaliste, est plus intéressé par l'histoire et a déjà l'idée de faire quelque chose. »

### **En guise de conclusion :**

Les enfants de déportés ont beaucoup à apporter à des élèves. Ils sont porteurs d'une histoire, d'une mémoire, de valeurs civiques, de cheminements personnels permettant à ceux qui les écoutent de réfléchir sur leur propre vie.

La plupart des enfants de déportés peuvent transmettre la même leçon que celle formulée par Elisabeth Aboaf devant Nadine Vasseur : « Ce que mon père m'a appris, c'est qu'il ne faut jamais lâcher prise ; qu'il faut toujours tenter de s'en sortir, même dans les situations les plus difficiles. Il faut y croire. Mon père m'a enseigné ce qu'est le désir de vivre. Le prix immense de la vie. »

Peut-être la façon de se définir de T.B. peut-elle aider des jeunes à comprendre la complexité de chacun, accepter en conséquence les différences, et les aider à se positionner : « Je suis d'origine juive ; je suis fils et petit-fils de déportés ; je suis un Français ; je suis d'origine polono-roumaine ; je suis citoyen du monde. »

Toutefois quels que soient les efforts, la volonté d'être les plus précis voire les plus « objectifs » possible, l'intervention d'un enfant de déporté sera l'enjeu d'une triple « déformation » :

- les "non-dit" du parent et les quelques souvenirs parcellaires de celui-ci transmis au gré des circonstances,
- la réception personnelle (forcément partielle et partielle) du message du parent par son enfant,
- la double déformation accentuée avec le temps qui passe des souvenirs du parent et de l'enfant (occultation, exagération, atténuation, répétition du même récit, fantasme ...).

C'est pourquoi, comme pour tout témoignage, l'enseignant ne doit pas laisser les élèves avec cette seule parole, et tout en sauvegardant l'absolue confiance dans la personne qui est intervenue, **l'enseignant doit amener ses élèves à élargir leurs connaissances, à confronter diverses sources pour construire un savoir personnel structuré, riche et complexe ...**

### **Nos interlocuteurs :**

A.L. : né en mars 1943 ; fils de Noël, résistant, arrêté le 23 janvier 1943 et est mort à Sachsenhausen en mars 1944

C.C. : née en 1951 ; fille naturelle de Gabriel, déporté juif à Auschwitz-Birkenau ; Gabriel a adopté C.C. après le décès du mari de sa mère et fut durant l'enfance de C.C. défini comme son « parrain »

C.M.C et L.M. sont les enfants de Sarah, déportée juive à Auschwitz-Birkenau avec sa mère. C.M.C. est l'aînée, L.M. est né en 1956.

C.Umi. : née en 1931 ; fille de Joséphine, résistante, déportée à Auschwitz-Birkenau, morte en déportation et de Claude, résistant, déporté à Sachsenhausen

C.Ulm. : née en 1946 ; fille d'André, résistant, déporté à Mauthausen (André n'a jamais été identifié comme juif ni à Montluc, ni à Compiègne, ni à Mauthausen, et a toujours été enregistré sous un faux nom)

J-F.L. : né en 1946 ; fils de Renée, résistante, déportée en tant que juive et de Maurice, déporté en tant que résistant.

L.B. : née en 1962 ; fille d'Albert, fils de prisonnier de guerre, déporté enfant avec sa mère à Bergen-Belsen

M.Ba : née en 1949 ; fille de Joseph Carlo Libero, résistant déporté à Sachsenhausen puis Buchenwald

M.B. : née en 1965 ; fille de Sam, juif déporté à Auschwitz-Birkenau

M.L.U. : née en 1951 ; fille d'Yvette, juive déportée à Auschwitz-Birkenau

O.I.Z : née en 1937 dans une famille juive ; enfant cachée avec sa sœur ; sa mère et son frère, déportés, sont morts dans les camps nazis ; son père, déporté à Auschwitz-Birkenau quelques mois plus tard, est revenu.

S.L.B. : née en mai 1962. Fille d'André, déporté juif à Auschwitz-Birkenau.

S. P. : née en 1958 ; fille de Victor, déporté avec sa mère (la grand-mère de S.) à Bergen-Belsen – ils sont revenus tous deux des camps mais pas le père de Victor ; S.P. est fille d'une enfant cachée.

T.B. : né en avril 1958, fils d'André, déporté à Auschwitz-Birkenau ; frère de S.L.B.

Y.R. : née en avril 1940 ; fille de Louis Jean, résistant déporté à Mauthausen, Buchenwald, Dora.

#### **Livres écrits sur les parents des personnes avec lesquelles nous nous sommes entretenus :**

- « *André Ulmann* », livre publié par l'association "Les Amis d'André Ulmann" à l'occasion de l'inauguration de Jardin André Ulmann, le 29 septembre 1992
- « *André Berkover, matricule A16572 – Auschwitz III-Monowitz* » par François Wehrbach, édition du Colombier 2008

#### **Livres écrits par les parents des personnes avec lesquelles nous nous sommes entretenus :**

- Gabriel Bénichou : « *L'adolescence d'un juif d'Algérie* » L'Harmattan 2004
- Albert Bigielman « *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen* » Le Manuscrit 2005

- Sam Braun et [Stéphane Guinoiseau](#) « [Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu](#) » Albin Michel janvier 2008 + Poche - Magnard - juin 2010
- Sarah Lichtsztejn-Montard « *Chassez les papillons noirs* » Le Manuscrit 2011
- Victor Perahia : « *Mon enfance volée* » édité par les Familles et amis des déportés du convoi 8 et la FMS 2006

### **Les enfants de déportés : questionnaires**

Je crois qu'il faut laisser beaucoup de libertés pour les entretiens avec les « enfants de déportés » : nos nouveaux « témoins » peuvent avoir besoin d'une aide pour commencer leurs propos et ce n'est pas forcément un questionnaire très rigoureux qui leur convient. Aussi je vous propose deux types de questions.

Chaque « enfant de déporté » choisit totalement librement sa façon d'intervenir : réponses préparées par écrit à l'une ou l'autre des questions, propos spontanés, réponses à des questions orales ...

#### Questionnaire « classique »

- Quand êtes-vous né-e ? quelle est votre place dans la fratrie ?
- Quand avez-vous eu l'intuition que votre père/mère avait vécu une histoire hors du commun ?
- Quand avez-vous pu lui poser des questions ?
- Votre père/mère a-t-il/a-t-elle écrit, enregistré son témoignage ? Si oui, quelle a été votre attitude face à ce récit proposé à tout le monde ?
- Le cercle familial, amical de vos parents vous a-t-il permis de « savoir » ce qu'il s'était passé ?
- Vos parents fréquentaient-ils d'autres déportés ? Si oui, étiez-vous présents lors de leurs conversations ou résolument mis-e à l'écart ?
- Quelle est votre attitude face aux diverses associations ?
- Quelle était votre attitude face aux livres, films, documentaires parlant de la déportation ? Quels sont ceux qui ont été très importants pour vous ?
- Quelle a été votre attitude quand, en classe, le professeur a abordé ce chapitre ?
- (pour les déportés à Auschwitz-Birkenau) Comment interprétiez-vous le tatouage ?
- Des habitudes, manies de votre père/mère vous semblent-elles dues à sa déportation ?
- Quels liens faites-vous entre la personnalité, les principaux traits de caractère de votre père/mère et sa déportation ?
- Aviez-vous, enfant, le sentiment d'être différent-e des autres enfants du fait de la déportation de votre père/mère ?
- Que pensez-vous avoir hérité de la déportation de votre père/mère ?
- Avez-vous eu besoin de faire une analyse, de suivre une thérapie ?
- Que vous inspirent les expressions « devoir de mémoire », « devoir d'histoire » ?
- Quels liens faites-vous entre la déportation de votre père/mère et votre attitude face aux religions ?
- Pensez-vous que, pour votre père/mère le dialogue concernant sa déportation a été plus facile avec ses petits-enfants qu'avec ses enfants ? Pourquoi à votre avis ?

Autre approche possible : des enfants de déportés ont témoigné. Voici quelques unes de leurs affirmations<sup>45</sup>. Que vous suggèrent ces phrases ?

---

45 Nadine Vasseur « *Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre* ». Edition Liana Levi. 2006

- Comment pouvions-nous ne pas craindre de blesser nos parents, eux qui l'avaient déjà tant été ?

**AUTRE FORMULATION** J'avais trop peur de lui faire de la peine. Devoir protéger mon père était pour moi un grand souci.

- C'est un véritable travail que de se construire et d'exister à partir de tels décombres.
- J'aurais du mal à vous raconter des souvenirs précis, des scènes concrètes, sur la manière dont s'est faite, pour moi, la découverte de cette histoire.
- Je ne veux pas que [mon fils qui a sept ans] en apprenne autant que j'en ai appris enfant.
- Quand je dis que ma mère nous répondait, c'est tout à fait vrai, mais la vérité est aussi que je posais assez peu de questions.
- J'ai la conviction que moi, je n'aurais pas survécu.
- Etre fils de rescapée n'est pas une appartenance.

**AUTRE FORMULATION** L'histoire de ma mère fait partie du noyau dur de ce que je suis. Mais je refuse de m'enfermer dans cette identité [de fils/fille de déporté-e].

**AUTRE FORMULATION** Je ne dis plus que je suis « fils de déporté ». Je dis que mon père a été déporté.

- Du plus loin que je m'en souviens, j'ai toujours – non pas baigné, ce serait trop fort – disons vécu avec cette histoire. Mais sans véritablement la connaître.
- Au quotidien, nous menions une vie globalement lambda.
- Seule une personne « neutre » pouvait obtenir [ses confidences]. Parler aux proches est plus difficile.
- Mon père a dit qu'il souhaitait être incinéré après sa mort et qu'ensuite ses cendres soient dispersées à Auschwitz.
- J'ai toujours eu le sentiment que mon père était mort une première fois. Qu'il était un ressuscité.
- J'ai vécu toute mon enfance avec un sentiment diffus de peur.
- J'ai compris que je n'étais pas la seule à vivre avec cette culpabilité d'exister à la place des morts.
- L'expérience qu'avait vécue mon père me sacralisait forcément un peu aux yeux de mes camarades ... D'où ce sentiment, que j'ai eu longtemps, d'être investi d'une mission ... [celle de] résoudre les conflits ...
- Que mon père ait été déporté ne me donne aucun droit particulier, plutôt le devoir de veiller à ce que ça ne recommence pas. ...

**AUTRE FORMULATION** ne donne aucun droit. Seulement peut-être des devoirs, une forme de responsabilité à l'égard de la mémoire.

- Dans ma famille, on ne souffre pas. Il est interdit de souffrir.

**AUTRE FORMULATION** Je me demandais qui j'étais pour oser prétendre souffrir.

- Ceux qui viennent de cette histoire ne peuvent plus être tout à fait « ordinaires ».
- Son récit était avant tout un éloge de la vie ... Je ne l'ai jamais perçue comme une victime ... Pour moi, ma mère est une combattante.
- Je suis fière de mon père ... non seulement parce qu'il a réussi à survivre au camp, mais pour la force avec laquelle il a ensuite tout reconstruit.
- Je refuse que mes parents se résument à cela [= anciens déportés].

**AUTRE FORMULATION** J'ai mis du temps à comprendre et accepter que ma mère ne se résument pas à être une rescapée d'Auschwitz, qu'elle était aussi une personne constituée de plein d'autres choses ... Ce qui était écrasant c'était de devoir reconnaître que ma mère n'était pas qu'admirable.

- J'ai mis du temps à me reconnaître une place qui me convienne face à cette figure [paternelle] dont la force et la souffrance depuis toujours m'impressionnent.
- L'histoire de mon père n'est pas traumatisante, elle est constituante, profondément constituante ... ce n'est pas l'histoire d'Auschwitz qui est structurante. C'est la manière dont mon père m'a appris à raisonner à partir d'elle.

Martine Giboureau, septembre 2018